

Marie JEANNOT-TIROLE

## L'HÉCUBE D'ÉRASME, BIEN PLUS QU'UNE TRADUCTION ?

Notre étude invite à souligner les relations parfois complexes que pouvaient entretenir latin et grec au début du XVI<sup>e</sup> siècle à partir d'une des traductions humanistes les plus célèbres<sup>1</sup>. L'*Hécube* d'Érasme, ou plus précisément la traduction latine versifiée de l'*Hécube* d'Euripide par Érasme, fut publiée pour la première fois en 1506, à Paris, auprès du célèbre imprimeur Josse Bade (1461-1535)<sup>2</sup>. Fort de son succès, l'ouvrage fut réédité un an plus tard par le Vénitien Alde Manuce, puis diffusé à travers l'Europe avec pas moins de dix-huit éditions jusqu'aux *Opera omnia* de 1540<sup>3</sup>.

En qualité de traduction, nul doute que le travail d'Érasme cherchait à transposer une langue dans une autre, mettant ainsi le latin au service du grec. Pour autant, à étudier de plus près le texte d'Érasme, on observe des modifications du texte source qui ne relèvent pas de la traduction, mais plutôt de la réécriture et de l'explication ou de la paraphrase, émancipant ainsi le latin du grec.

### LE LATIN AU SECOURS DU GREC

Le travail de traduction d'Érasme s'inscrivait dans le mouvement plus général de redécouverte de la culture grecque. Le texte grec d'Euripide avait commencé à circuler plus largement au-delà de l'Italie grâce à l'édition aldine de 1503, qui était pour certaines pièces, dont l'*Hécube*, l'*editio princeps*<sup>4</sup>. Toutefois, peu de gens avaient alors les capacités de lire une

<sup>1</sup> Cet article reprend sur certains points des éléments de notre mémoire de master et approfondit ses conclusions : M. Jeannot, *Érasme, traducteur de l'Hécube d'Euripide*, dir. J. Goeken et J. Hirstein, Université de Strasbourg, soutenu le 24 juin 2020 (non publié).

<sup>2</sup> *Euripidis tragici poetae nobilissimi Hecuba et Iphigenia Latinae factae Erasmo Roterodamo interprete*, Paris, Josse Bade, septembre 1506.

<sup>3</sup> *Hecuba et Iphigenia in Aulide Euripidis tragoediae in latinum tralatae Erasmo Roterodamo Interprete*, Venise, Alde Manuce, décembre 1507. Pour le nombre d'éditions, l'éditeur moderne de la traduction d'Érasme, Waszink, en relève dix-huit jusqu'en 1540, *Opera omnia* comprises. Voir « *Euripidis Hecuba et Iphigenia latinae factae Erasmo interprete* », éd. J. H. Waszink, *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami : recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, ordinis primi tomus primus*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969, p. 212 (ASD, I-1). Nous y ajoutons une réédition de Josse Bade, imprimée sous le même titre que la *princeps* vers 1512, à Paris, au format in-octavo.

<sup>4</sup> Nous devons la première édition imprimée d'Euripide à Janus Lascaris : *Euripidis Medea, Hippolytus, Alcestis et Andromache*, éd. Janus Lascaris, Florence, Laurent de Alopa, v. 1494-1495. Sur cette édition, voir J. Irigoien, « Philologie grecque », *École pratique des hautes études. 4<sup>e</sup> section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1977-1978*, École pratique des hautes études, Paris, 1978, p. 311-327, ici p. 314. Pour les autres pièces, dont l'*Hécube*, il fallut attendre 1503 et l'édition aldine en deux volumes qui comprenait dix-huit pièces d'Euripide : Εὐριπίδου τραγωδίαι ἑπτακαίδεκα ὧν ἓναι μετ' ἐξηγήσεων· εἰσὶ δὲ αὐταὶ Ἑκάβη, Ὀρέστης, Φοίνισσαι, Μήδεια, Ἴππόλυτος, Ἀλκίσις, Ἀνδρομάχη, Ἰκέτιδες, Ἰφιγένεια ἐν Αὐλίδι, Ἰφιγένεια ἐν Ταύροις, Πήσος, Τρωάδες, Βάκχαι, Κύκλωψ, Ἡρακλεΐδαι, Ἑλένη, Ἴων = *Euripidis tragoediae septendecim, ex quibus quaedam habent commentaria ; et sunt hae : Hecuba, Orestes, Phoenissae, Medea, Hippolytus, Alcestis, Andromache, Supplices, Iphigenia in Aulide, Iphigenia in Tauris, Rhesus, Troades, Bacchae, Cyclops, Heraclidae, Helena, Ion*, Venise, Alde Manuce, 2 vol., 1503. Contrairement à ce qu'indique le titre, l'*Hercule furieux* était bien présent, ajouté à la fin du deuxième volume en cours d'impression. Pour la fortune humaniste d'Euripide, voir A. Pertusi, « Il ritorno alle fonti del teatro greco classico : Euripide nell'umanesimo e nel rinascimento », *Byzantion*, 33, 2, 1963, p. 391-426, et les travaux d'Alexia Dedieu dont la thèse, soutenue le 13 décembre 2022 à l'Université de Grenoble Alpes en

œuvre grecque en langue originale, à plus forte raison au nord des Alpes<sup>5</sup>. Érasme avait lui-même été confronté à cette difficulté dans ses travaux théologiques et avait décidé de se former en grec pour y remédier<sup>6</sup>.

C'est d'ailleurs dans le cadre de son apprentissage que l'humaniste avait été amené à traduire l'*Hécube*<sup>7</sup>. Comme les premières lignes de son épître dédicatoire nous l'apprennent, Érasme concevait ses traductions de tragédies comme un exercice préparatoire, un essai (*periculum*) à même de restituer ou d'aider la théologie (*rem theologicam uel restituere uel adiunare*)<sup>8</sup>. Son objectif était d'acquiescer, dans un contexte peu favorable au grec ancien, les compétences linguistiques nécessaires à ses projets théologiques, dont son édition du *Nouveau Testament*. Pourquoi donc traduire une œuvre théâtrale lorsqu'on s'intéresse aux textes bibliques ? L'humaniste souligne explicitement la dimension profane des tragédies (*profana*) comme une manière de se prémunir de commettre « un tort contre les écritures saintes » (*citra sacrarum scripturarum iniuriam*) : ainsi justifie-t-il assez paradoxalement le choix du profane par le sacré<sup>9</sup>.

cotutelle avec l'Università degli Studi di Pisa, s'intitule « Lire Euripide au XVIe. Étude sur la réception savante d'Euripide dans les éditions et traductions latines de ses tragédies (1495-1605) ».

<sup>5</sup> Trouver en Italie un professeur de grec était chose aisée grâce à la présence des réfugiés byzantins, mais cet accès à l'enseignement ne permettait pas aux néophytes de lire aisément le grec, du fait de l'absence de grammaire méthodique et de la mauvaise qualité de l'enseignement prodigué. Cf. L. D. Reynolds et N. G. Wilson, *D'Homère à Érasme : la transmission des classiques grecs et latins*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, éd. A. Cohen-Skalli et L.-A. Sanchi, 2021, p. 118. Au nord des Alpes, la situation est plus difficile encore, puisque les professeurs de grec étaient extrêmement rares et leur présence ne garantissait pas toujours une bonne connaissance de la langue. Érasme avait ainsi étudié sous la férule de Georges Hermonyme de Sparte à Paris, mais n'avait pas été satisfait de son enseignement (voir son *Catalogus*, lettre adressée à Jean Botzheim datée du 30 janvier 1523 : *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, éd. P. S. Allen, Oxford, Oxford University Press, vol. 1, p. 7, l. 22-24). Pour Georges Hermonyme de Sparte, voir J. Irigoien, « Georges Hermonyme de Sparte : ses manuscrits et son enseignement à Paris », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Les Belles Lettres, Paris, 1977, n° 1, p. 22-27.

<sup>6</sup> Sur la formation grecque d'Érasme, voir J. Chomarat, *Grammaire et Rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, p. 301 sqq., et E. Rummel, *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 1985, p. 3-19.

<sup>7</sup> Sans être la pièce la plus célèbre d'Euripide à la fin de l'Antiquité (cf. A. Tuilier, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris, Klincksieck, 1968), l'*Hécube* avait été placée en tête du choix byzantin, soit parmi les sept pièces choisies et regroupées pour répondre aux besoins des programmes scolaires byzantins. Sa diffusion fut ainsi assurée et elle devint une œuvre incontournable dans l'apprentissage du grec, encore au XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>8</sup> *Cum in animo statuisssem [...] uertendis Graecis autoribus rem theologicam [...] pro uirili mea uel restituere uel adiunare, uisum est mihi [...] periculum facere, [...] in re difficillima quidem illa, sed tamen profana [...]. Itaque duas Euripidis tragoedias, Hecubam et Iphigeniam in Aulide, Latinas facere sum aggressus* (« Comme j'avais décidé [...] en traduisant les auteurs grecs de restaurer ou d'aider, dans la mesure de mes moyens, la théologie [...] il m'a semblé bon de faire un essai [...] dans ce domaine certes très difficile, mais cependant profane [...]. C'est pourquoi j'ai entrepris de rendre les deux tragédies d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie à Aulis*, en latin »). Pour le texte latin, voir Allen, vol. 1, lettre 188, p. 418, l. 1-12 et ASD 1-1, p. 216, l. 3-12. D'autres textes d'Érasme, y compris plus tardifs, comme en 1523 et 1535, confirment cette intention. Voir Allen, vol. 1, p. 4, l. 29-31 (1523) : *Sed annis aliquot ante quam adirem Italiam, exercendae Graecitatis causa quando non erat praeceptorum copia, ueteram Hecubam Euripidis, tum agens Louanii* (« Mais quelques années avant d'aller en Italie, pour exercer mon grec puisqu'il n'y avait pas une abondance de précepteurs, j'avais traduit l'*Hécube* d'Euripide, alors que je vivais à Louvain »), et Allen, vol. 11, lettre 3032, p. 183, l. 469-471 (1535) : *e Luciano uerbi dialogos aliquot, ex Euripide tragoedias duas, non ob aliud nisi ut, quoniam deerat praeceptoris copia, ipse memet in Graeco sermone exercerem* (« J'ai traduit quelques dialogues de Lucien, deux tragédies d'Euripide dans ce seul objectif, pour que, puisqu'une abondance de précepteurs faisait défaut, je m'exerçasse moi-même en langue grecque »).

<sup>9</sup> La citation complète est la suivante : *Cum in animo statuisssem, Praesul amplissime, uertendis Graecis autoribus rem theologicam, Deum immortalem quam indigne sophisticis nugis deprauatam, pro uirili mea uel restituere uel adiunare, ne statim iuxta Graecorum adagionem ἐν τῷ πίθῳ τὴν κεραμείαν periclitari uiderer et ad tantum munus illotis (ut aiunt) pedibus irrupere, uisum est mihi prius periculum facere, quam non lussissem operam in utriusque linguae studium insumptam, idque in re difficillima quidem illa, sed tamen profana, quo pariter et negotii difficultas ad meditationem conduceret, et, si quid esset peccatum,*

D'après cette épître dédicatoire, c'est donc avant tout un désir d'*utilitas* envers la *Respublica christiana* qui poussa Érasme à s'intéresser au grec et à s'exercer à la traduction du grec vers le latin<sup>10</sup>.

Remarquons tout de même l'insistance délibérée du traducteur sur l'utilité du grec profane pour les lettres sacrées. Cette idée est présentée bien avant l'intérêt d'Érasme pour le style d'Euripide, qu'il développe dans la suite de la lettre<sup>11</sup>. L'idée sous-jacente est qu'il vaut mieux affirmer traduire un auteur grec païen en vue de travaux théologiques que de le traduire par passion<sup>12</sup>. De la même manière, l'importance de la forme, qu'Érasme souligne en faisant l'éloge du style d'Euripide, révèle d'autant plus l'absence de mention du fond. La pièce évoque, outre le sacrifice de Polyxène, le meurtre de Polydore par son hôte Polymestor, puis la cruelle vengeance d'Hécube, quand elle comprend qu'Agamemnon, qui incarne le pouvoir politique, ne pourra pas rendre justice à son fils. Le traducteur se garde bien de justifier son choix des tragédies en évoquant le contenu des pièces ou même un certain intérêt pour la littérature grecque, alors même que ses autres œuvres en témoignent par ailleurs<sup>13</sup>. Il était sans doute conscient de l'hostilité de certains envers la langue grecque, en particulier envers les œuvres païennes peu morales telles que l'*Hécube*<sup>14</sup>. Se dessine ainsi en filigrane l'aspect

*citra sacrarum scripturarum iniuriam solius ingenii periculo peccaretur. Itaque duas Euripidis tragoedias, Hecubam et Iphigeniam in Aulide, Latinas facere sum aggressus, si quis forte deus coeptis tam audacibus dexter aspiraret.*

<sup>10</sup> De manière plus générale, Rummel (p. viii) considérait déjà la relation d'Érasme vis-à-vis des classiques comme « utilitaire » (*utilitarian*) : « he approached his sources with the idea of adapting their impressive knowledge and their admirable skills to contemporary needs, to place them into the service of education and Christian philosophy ». L'humaniste lui-même l'affirmait à propos de ses travaux (Allen, vol. 3, lettre 756, p. 193, l. 57-58 : *sic uersabor ut, quoad per uires licebit reipublicae sim profuturus* (« je m'y attacherai de façon à être utile, dans la mesure de mes forces, à la communauté », *La Correspondance d'Érasme*, vol. 3, éd. Gerlo). Si Érasme évoque ici la *respublica* en tant que République des lettres et communauté de savants (voir les travaux de Marc Fumaroli, ainsi que F. Waquet et H. Bots, *La République des lettres*, Paris-Bruxelles, Belin-De Boeck, 1997), son apport théologique s'ancre plus précisément au sein de la *Respublica christiana*, à savoir la société chrétienne dans son ensemble. Pour l'intégration de l'homme de lettres dans la société, voir I. Diu, « Identification du traducteur humaniste. L'exemple d'Érasme, traducteur de grec en latin », *Auteur, traducteur, collaborateur, imprimeur... qui écrit ?*, éd. M. Furno et R. Mouren, Classiques Garnier, Paris, 2013, p. 120 sqq.

<sup>11</sup> Dans cette même épître, Érasme évoque les vers de la pièce, « composés non seulement par un auteur si antique et d'autant tragique, mais aussi étonnamment précis, subtil, scrupuleux, qui n'écrit rien de superflu, rien que l'on puisse enlever ou modifier sans blâme ; en outre, en traitant les passages rhétoriques, il est si abondant, si fin qu'il semble déclamer partout » (*ex autore non modo tam antiquo eoque tragico, uerum etiam mirum in modum presso subtili excusso, in quo nihil ociosum, nihil quod uel adimere uel mutare citra flagitium queas; praeterea qui in tractandis locis rhetoricis tam creber sit, tam acutus, ut passim declamare uideatur*) et se dit « attiré plutôt par la douceur de langage de ce poète, plus que mielleuse, que même ses ennemis lui concèdent » (*poetae huius suauiloquentia plus quam mellita, quam illi tribuunt etiam inimici, allectus*).

<sup>12</sup> J. Chomarat (*Grammaire et rhétorique*, p. 306-311) insiste sur l'idée que lire le Nouveau Testament dans le texte grec n'a pas été la seule motivation d'Érasme et que sa passion pour les lettres ne doit pas être négligée. D'après ses relevés, Érasme insiste sur l'une ou l'autre selon son interlocuteur : la théologie est évoquée dans sa correspondance publique, avec ces mécènes notamment, comme ici, tandis que l'amour de la littérature revient dans les missives privées.

<sup>13</sup> Dans une communication intitulée « Érasme traducteur de l'*Hécube* d'Euripide : l'apport des *Adages* », présentée aux *Metageitnia* le 17 janvier 2020 à Freiburg, nous avons mis en évidence l'existence de plusieurs thèmes communs au sein des citations de l'*Hécube* dans les *Adages*, ce qui permettait de mieux comprendre ce qui avait pu intéresser Érasme au sein de cette œuvre : en dehors du style d'Euripide, l'humaniste avait vraisemblablement été intéressé par les réflexions à caractère éducatif et moral de la pièce et il aurait également été marqué par la perfidie de Polymestor et par les changements de fortune qui touchaient les différents personnages. W. O. Schmitt (1973, p. 245) donne également comme hypothèse son intérêt pour la paix.

<sup>14</sup> Pour l'aspect controversé du grec à la Renaissance, voir J.-C. Saladin, *La Bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

controversé du grec au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, où l'on évitait d'afficher de manière trop prononcée son intérêt pour la littérature ancienne<sup>15</sup>.

Pourquoi publier dans ce cas ? Érasme continue sa lettre en soulignant l'intérêt des « fins connaisseurs des deux langues » (*uiris utriusque linguae callentissimis*), qui le poussa à achever sa traduction et sans doute ensuite à la diffuser<sup>16</sup>. Les attentes du public lettré étaient réelles envers les œuvres grecques, y compris avec la médiation du latin comme dans le cadre d'une traduction. Notons toutefois qu'Érasme n'évoque que ceux qui maîtrisaient déjà le grec, alors même qu'ils n'avaient pas besoin d'une traduction pour avoir accès à l'œuvre<sup>17</sup>. Pourtant, comme en témoigne la première édition de l'*Hécube*, un autre public, beaucoup plus nombreux, devait également être visé : celui des « studieux » (*studiosi*)<sup>18</sup> qui maîtrisaient déjà le latin, mais cherchaient à s'adonner au grec. L'*editio princeps* de l'*Hécube* d'Érasme avait été imprimée au format in-folio (284 mm x 200 mm) avec seulement 32 lignes de texte par page pour un large bloc textuel. Ce grand interlignage permettait une annotation aisée de la traduction, si bien qu'il ne faisait pas de doute pour le chercheur belge Vanautgaerden que l'édition s'adressait avant tout à un public scolaire<sup>19</sup>. Des éditions bilingues ultérieures témoignent également *a posteriori* de cet emploi<sup>20</sup>.

À partir de ces extraits de l'épître dédicatoire, nous avons pu constater que le latin servait de langue de traduction dans un contexte où le grec, peu connu ou reconnu, était à la fois apprécié et recherché par les lettrés, mais aussi rejeté et critiqué par certains. La traduction de l'*Hécube* était conçue et diffusée dans un double souci d'*utilitas*, envers la communauté chrétienne d'une part, sous couvert d'exercices préparatoires en vue de travaux théologiques, et envers la communauté littéraire et savante d'autre part, où primaient l'intérêt et les attentes d'un public désireux de découvrir la littérature grecque, même par le biais d'une traduction latine. Traduire au début du XVI<sup>e</sup> siècle du grec en latin était ainsi faire œuvre utile pour le grec, venir à son secours et lui donner une diffusion plus large. Cette nécessité, aujourd'hui abondamment soulignée par les chercheurs, était déjà bien comprise d'humanistes comme Érasme<sup>21</sup>.

<sup>15</sup> J.-C. Saladin, *La Bataille du grec à la Renaissance*, p. 146 : « un intérêt trop soutenu pour les auteurs païens exposait à être taxé de paganisme clandestin ».

<sup>16</sup> Allen, vol. 1, lettre 188, p. 418, l. 14 et ASD 1-1, p. 216, l. 14.

<sup>17</sup> La mention de ses amis lettrés d'Angleterre, « fins connaisseurs des deux langues », doit sans doute se comprendre comme une manière d'introduire leur éloge, développée entre parenthèses par la suite. Il s'agit entre autres de Grocyn et de Linacre.

<sup>18</sup> Ce terme ne désignait pas seulement les étudiants, mais bien l'ensemble des intellectuels qui s'intéressaient à la littérature antique. Lors de la réédition de la traduction en 1507, l'imprimeur Alde Manuce s'adresse aux studieux (*studiosi*) en ces termes : *Quamobrem curani eas excudendas characteribus nostris [...] quia vobis vtilissimum fore existimabam et intelligendis Graecis et interpretandis*. (« C'est pourquoi j'ai pris soin de les faire publier avec nos caractères d'imprimerie [...] parce que j'estimais que ce serait très utile pour vous et pour la compréhension et pour l'interprétation des œuvres grecques »). Voir ASD 1-1, p. 215.

<sup>19</sup> A. Vanautgaerden, « Érasme, Alde Manuce et l'édition d'Euripide de 1507 », *Italia Belgica. La fondation nationale Princesse Marie-José et les relations artistiques entre la Belgique et l'Italie : 1930-2005*, éd. N. Dacos et C. Dulière, Bruxelles, Institut historique belge de Rome, 2005, p. 85-101, p. 95, et A. Vanautgaerden, *Érasme typographe. Humanisme et imprimerie au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2012, p. 77 et p. 103.

<sup>20</sup> Voir les deux éditions bilingues de la traduction d'Érasme imprimées par Froben en 1524 et 1530 : ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ ΔΥΟ ΕΚΑΒΗ καὶ Ἰφιγένεια ἐν Αὐλίδι. *EV RIPIDIS TRAGOEDIAE, Hecuba et Iphigenia in Aulide, Latinae factae*, DES. *Erasmio Roterodamo interprete*, Basileae, apud Ioannem Frobenium. Mense Februario. An. M. D. XXIII (VD16 E 4230) et *EV RIPIDIS TRAGOEDIAE DUAE HECUBA et Iphigenia in Aulide, Latinae factae*, DES. *Erasmio Roterodamo interprete*, Basileae, in officina frobeniana, Anno M. D. XXX (VD16 E 4231).

<sup>21</sup> Voir notamment l'introduction de l'ouvrage collectif suivant : *Investigating the Translation Process in Humanistic Latin Translations of Greek Texts*, éd. I. Deligiannis, Athènes, Diavlos Publications, volume 7, 2017. Nous pouvons y lire : « Most crucial for the reconnection of the West with the Greek world were the Latin translations of Greek texts » (p. 7). Voir également L. D. Reynolds et N. G. Wilson, *D'Homère à Érasme*, p. 122 (à propos des

## L'IMBRICATION DES DEUX LANGUES DANS SA PRATIQUE DE LA TRADUCTION

*Les principes théoriques*

Si cette conception du latin comme langue de transmission de la culture grecque apparaît évidente dans notre contexte, nous nous sommes demandé comment les deux langues s'articulaient dans la pratique. Comme à chaque époque, les traductions pouvaient admettre des principes très différents, selon ce que chacun comprenait de la « transposition » d'une langue à une autre. Érasme était-il sourcier ou cibliste ? Privilégiait-il la langue source (le grec) avec une traduction *ad uerbum* ou la langue cible (le latin) avec une traduction *ad sententiam* ? Cela revient à se demander quelle vision des deux langues il avait et comment il les envisageait dans son travail de traduction.

Il est possible de se faire une première idée de ses choix de traduction à partir de son épître dédicatoire. Il y déclare en effet que sa tâche consiste à « faire du bon latin à partir d'un bon grec » (*ex bene Graecis bene Latina facere*) et à « rendre des vers par des vers » (*carmen carmine reddere*)<sup>22</sup>. Or cela nécessiterait « quelque artiste extraordinaire » (*singularem aliquem artificem*) : le traducteur se doit d'utiliser sa créativité littéraire pour parfaire sa traduction, en qualité d'auteur et d'artiste rivalisant avec Euripide<sup>23</sup>. D'après ces déclarations, c'est donc la langue cible (latin) qui semble privilégiée.

Érasme poursuit ensuite, en ajoutant « aux autres difficultés un fardeau qui n'est pas des moindres, à cause de [ses] scrupules de traducteur » (*ad caeteras difficultates [...] non mediocre pondus [...] mea in uertendo religione*)<sup>24</sup>, scrupules qui lui valent d'ailleurs de passer pour « trop superstitieux » (*superstitiosior*) : il veut en effet « reproduire les figures et pour ainsi dire la trame [...] en [s]'efforçant de rendre un vers par un vers, presque un mot par un autre » (*figuras quasique filum representare dum uersum uersui, dum uerbum pene uerbo reddere nitor*). C'est cette fois la langue source (le grec) qui est mise en avant.

Ces annonces paraissent pour le moins paradoxales : les premières déclarations laissent attendre une traduction *ad sententiam* qui privilégie la langue cible avec un bon latin et une versification artistique. Toutefois, le fardeau qu'Érasme choisit de s'ajouter tend vers la traduction *ad uerbum*, où un mot est traduit par un autre par respect pour l'original grec.

Ce paradoxe est d'autant plus évident si l'on confronte les deux emplois que fait Érasme du mot *fides* : tantôt il l'utilise en disant vouloir « rendre en gros, pour les oreilles latines, la force et le poids de la phrase avec une très grande fidélité » (*sententiae uim ac pondus summa cum fide Latinis auribus appendere*), tantôt il évoque « la fidélité » (*fidem*) envers le grec, plutôt que « la clarté et l'harmonie » du latin (*candorem et concinnitatem*)<sup>25</sup>. Si nous reprenons plus largement ce passage, la référence à Cicéron, avec la réutilisation du verbe *appendere* porte tout autant à

tirages grecs par rapport aux tirages latins) : « Les difficultés typographiques étaient réelles, certes ; le vrai problème pourtant tenait à ce que la demande de textes grecs était trop faible pour que le jeu en valût la chandelle. Fort peu de gens savaient le grec ; au contraire, les tirages de traductions latines pouvaient être assez élevés pour être rentables ». On comprend dès lors que les traductions latines aient pu parfois connaître une plus grande diffusion que les originaux grecs.

<sup>22</sup> Allen, vol. 1, lettre 188, p. 418, l. 20 et ASD 1-1, p. 216, l. 20, l. 21 et p. 217, l. 1.

<sup>23</sup> Pour l'usage d'*artifex* chez Érasme, voir Diu, « Identification du traducteur humaniste », p. 125 sqq.

<sup>24</sup> Allen, vol. 1, lettre 188, p. 419, l. 51-52 et ASD 1-1, p. 218, l. 8-9.

<sup>25</sup> Allen, vol. 1, lettre 188, p. 419, l. 62-63 et ASD 1-1, p. 218, l. 17-18. Pour le parallèle avec Cicéron, voir *De optimo genere oratorum*, V, 14 : *nec conuerti ut interpres, sed ut orator [...] Non enim ea me adnumerare lectori putauit oportere, sed tamquam appendere*. (« et je ne les ai pas traduits en tant qu'interprète [...] Car j'ai pensé qu'il me fallait non pas les rendre en détail au lecteur mais pour ainsi dire les rendre en gros. »). Diu (p. 133) relève ce passage pour justifier chez Érasme une fidélité qui n'est pas littérale, mais, dans le cas de *L'Hécube*, la littéralité reste revendiquée (cf. *uerbum pene uerbo reddere*).

confusion. « Rendre en gros » signifie rendre le sens global et éviter le mot à mot, alors qu'Érasme vient justement d'affirmer qu'il traduirait un mot par un autre (*uerbum pene uerbo reddere*)<sup>26</sup>. L'humaniste cite Cicéron en affirmant appliquer son principe, mais s'empresse aussitôt de s'en éloigner en rejetant délibérément sa liberté excessive (*libertas*).

De même, le traducteur se désigne tantôt comme un *artifex* (« artiste »), toujours à la suite de Cicéron, tantôt comme un *interpres* (« traducteur »). Or, comme le souligne Isabelle Diu, le premier terme permet de désigner l'*orator* qui « soumettra la *sententia* aux exigences de la rhétorique », tandis que le second renvoie à l'aspect technique, en lien avec la fidélité due au texte source<sup>27</sup>. Là encore, Érasme paraît être à la fois sourcier et cibliste. En se proposant finalement de concilier les deux aspects et de rendre tout à la fois le fond et la forme, l'humaniste se montre très ambitieux, désireux de mettre les deux langues à égalité, sans choisir, ni trahir l'une au profit de l'autre<sup>28</sup>.

#### *Un exemple illustrant ses principes*

Sa pratique de la traduction au sein de l'*Hécube* apparaît dans l'ensemble représentative de cette ambition, comme le montre bien l'exemple suivant. Il est tiré d'une stichomythie, soit d'un dialogue où les vers se répondent, ce qui crée une forte contrainte de volume pour le traducteur qui cherche à rendre un vers par un vers. Nous sommes plus précisément dans la scène d'adieu où Hécube et Polyxène échangent leurs dernières paroles avant que cette dernière ne soit sacrifiée par les Grecs :

(v. 415) ὦ θύγατερ, ἡμεῖς δ' ἐν φάει δουλεύσομεν<sup>29</sup>.  
 Ô ma fille, et nous dans la lumière nous serons esclaves<sup>30</sup>.  
 Et nous, ma fille, nous vivrons pour être esclave. (CUF, trad. Méridier)

(v. 455) *Heu, gnata, nos in lumine hoc seruibimus*<sup>31</sup>.

<sup>26</sup> [...] *dum uersum uersui, dum uerbum pene uerbo reddere nitor, dum vbique sententiae uim ac pondus summa cum fide Latinis auribus appendere studeo* [...]. Nous voyons que la référence à Cicéron, rattachée à la traduction *ad sententiam*, s'insère dans un contexte de traduction *ad uerbum*.

<sup>27</sup> I. Diu, « Identification du traducteur humaniste », p. 125.

<sup>28</sup> Ce choix de l'égalité entre les deux langues est plus clairement revendiqué dans un tout autre contexte, des années plus tard, à propos des auteurs grecs et latins. À l'occasion d'une nouvelle édition des *Adages* (1533), Érasme adresse à ses lecteurs, « amis des livres », une épître dédicatoire dans laquelle il récusé l'idée selon laquelle les auteurs latins seraient inférieurs aux auteurs grecs (Allen, vol. 10, lettre 2773, p. 167, l. 52-67 et plus précisément l. 62-67) : *Sed nescio quo pacto Graecorum admiratio propensior efficit ut Latini sua uideantur habuisse neglectui. Alioqui non uideo quamobrem Virgilius sit Homero et Hesiodo posthabendus ; aut Seneca, quisquis is fuit, Euripidi ; aut Plautus et Horatius Aristophani – nam M. Tullius, quod ad hanc sane rem attinet, longe superat Demosthenem*. (« Mais, je ne sais comment, une admiration excessive pour les Grecs fit que les Latins ont l'air d'avoir négligé leurs biens propres. Et cependant je ne vois pas pourquoi on considérerait Virgile moins qu'Homère et Hésiode, ou Sénèque, quel qu'il fût, moins qu'Euripide ; ou Plaute et Horace moins qu'Aristophane – car Cicéron, sur ce point précis, dépasse de beaucoup Démosthène », *La Correspondance d'Érasme*, éd. Gerlo, vol. 10).

<sup>29</sup> Nous citons le texte grec à partir de l'édition moderne de la Collection des Universités de France (CUF), après vérification de l'édition aldine de 1503 et de l'apparat critique pour déceler des variantes textuelles suivies par Érasme. En l'absence de précision, le grec ne présente pas de problème textuel. La tradition textuelle de l'*Hécube* étant fiable et de bonne qualité, très peu de passages sont concernés.

<sup>30</sup> En l'absence de mention d'un traducteur, nous sommes l'auteur de la traduction proposée.

<sup>31</sup> Les éditions frobeniennes de 1524 et 1530 comprennent la correction *in hoc lumine* en lieu et place de *in lumine hoc*. Comme l'affirme J. H. Waszink (p. 239), cette inversion ne se comprend pas d'un point de vue métrique et ne doit pas être suivie pour l'édition. Les corrections tardives de l'humaniste batave vont parfois contre la métrique, tel le vers 518 où l'omission de *mibi* dans C D E F rend le vers incompréhensible, alors que *Quod fumo mibi conciditi* formait un glyconique, par imitation du vers 476 de l'édition aldine (θ', ἄ κπτνῶ κατερείπεται). Il n'est pas impossible que ces passages soient non pas des corrections d'auteur, mais des erreurs d'impression de 1524, reproduites en 1530.

Ah, ma fille, nous, dans cette lumière, nous serons esclaves.

La traduction d'Érasme est un vrai tour de force poétique : presque chaque mot a son équivalent, placé en suivant l'ordre grec, jusqu'à la traduction *heu* pour  $\omega$ . Érasme a compris l'interjection grecque comme une exclamation et non comme une apostrophe. Si aujourd'hui, par convention, nous distinguons ces deux emplois par l'accentuation  $\acute{\omega}$  plutôt que  $\omega$ , rien ne permettait de les distinguer en contexte à l'époque. De la même manière, l'expression grecque  $\acute{\epsilon}\nu\ \phi\acute{\alpha}\epsilon\iota$  (litt. « dans la lumière »), qui renvoie à l'idée de « vivre », est traduite avec son équivalent latin tout aussi imagé, *in lumine* (« dans la lumière »).

Deux tétatologies<sup>32</sup> ou anomalies sont tout de même à relever : tout d'abord, la particule  $\delta\acute{\epsilon}$  n'a pas été traduite, mais sa fréquence très élevée en grec et son sens en général assez faible poussaient bien souvent les traducteurs à l'omettre, à plus forte raison en poésie du fait de la contrainte métrique ; deuxième élément, nous relevons l'ajout du démonstratif *hoc*, présent avant tout pour combler le vers, sans modification majeure de sens (il est dit *metri causa*)<sup>33</sup>.

Enfin, de manière plus marginale, *seruibimus* se révèle être un futur archaïque rare d'influence comique que l'on retrouve chez Plaute et Térence. Là encore, il est possible d'arguer en faveur d'une explication métrique : *seruibimus* permet d'achever le mètre, contrairement à *seruïemus* qui aurait dû être placé entre deux pieds. Érasme a certes privilégié l'ordre grec en choisissant la forme comique plutôt que le futur classique, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il considérait *seruibimus* comme moins adapté à la dimension poétique de son texte, ni même qu'il associait cette forme à la comédie latine<sup>34</sup>. En effet, depuis Donat, il

<sup>32</sup> Henri Meschonnic, dans sa *Poétique du traduire*, proposait quatre formes de tétatologies : 1. la suppression ou l'omission, 2. l'ajout, 3. le déplacement de groupes de mots, et 4. la non-concordance et l'anti-concordance, soit le rendu d'une unité de sens par plusieurs et plusieurs unités de sens rendues par une seule. Cf. H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 27.

<sup>33</sup> Cet usage *metri causa* du démonstratif, que l'on retrouve également dans une seconde traduction versifiée, apparaît comme évident dès lors que l'on élargit la comparaison avec des traductions en prose :

<i>O filia, nos autem in hac luce seruibimus.</i>	Stiblin (1562), s'inspire d'Érasme.
<i>O filia, nos autem in luce seruïemus.</i>	Xylander (1558)
<i>O filia, nos uero in luce seruïemus.</i>	Melanchthon (1562)

Seule la traduction de Stiblin, qui est fortement inspirée de celle d'Érasme avec *seruibimus*, intègre un démonstratif. Quant à la version de l'élève de Melanchthon, Xylander, et de son maître, nous relevons seulement la modification de *autem* en *uero*, aucun démonstratif n'est présent.

Voir *Euripidis poeta Tragicorum princeps, in Latinum sermonem conuersus, adiecto eregione textu Graeco, cum annotationibus et praefationibus in omnes eius Tragoedias : autore Gasparo Stiblino*, Bâle, Johann Oporin, mars 1562 (VD16 E 4217) p. 21 ; *Euripidis Tragoediae quae hodie extant, omnes, Latine soluta oratione redditae, ita ut uersus uersui respondeat. E praelectionibus Philippi Melanthonis*, Bâle, Johann Oporin, 1558, p. 20 (VD16 E 4221) ; *Euripidis Tragoediae, quae hodie extant, omnes, Latine soluta oratione redditae, ita ut uersus uersui respondeat. E praelectionibus Philippi Melanthonis. Cum praefatione Guilielmi Xylandri Augustani, qua ostendit quantum haec editio priori praestet*, Francfort-sur-Main, Ludwig Lucius, 1562, p. 46 (VD16 E 4222). Pour l'attribution de la traduction de 1558 à Xylander, voir les déclarations de l'intéressé fol.  $\alpha$  4 r° : *Denique Hecubam, quae deerat, nescio quo pacto uel neglecta uel amissa, de meo addidi, conuersam [...] fideliter* (« Enfin, l'Hécube, qui manquait, soit qu'elle ait été négligée ou omise de je ne sais quelle manière, je l'ai ajoutée par moi-même, je l'ai traduite [...] avec fidélité »). L'attribution à Xylander revient également dans le titre précédant la traduction de l'Hécube : *Euripidis Hecuba, Guilielmo Xylandro Augustano interprete* (p. 1 = fol. a i r°). Pour Stiblin, voir J. Hirstein et M. Jeannot, « Kaspar Stiblin (1526-1562) et la bibliothèque de Beatus Rhenanus : Euripide et Cicéron », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat*, 69, 2019, p. 57-70.

<sup>34</sup> L'irruption de vocabulaire comique au sein d'une tragédie interpelle souvent les chercheurs modernes. Eleonora Paone avait notamment souligné cette caractéristique chez Érasme à partir de son analyse des vers 986-1000 (Érasme v. 1045-1056) en ces termes : « especialmente en las secciones dialógicas, son numerosos los terminos y las expresiones coloquiales propios de la lengua de uso, cuya atestiguación es frecuente en el lenguaje cómico, que bajan el tono trágico, llevándolo a una dimensión más cotidiana ». Voir E. Paone, « Erasmo traductor de Eurípides : investigaciones sobre la Hécuba erasmiana », *Studia Philologica Valentina*, annexe 1, 2017, p. 159-168, ici p. 164. Elle considérait ce mélange de langage poétique et de langage courant comme étant un

était courant de présenter l'existence des futurs en *-am* ou en *-bo* pour les verbes de la quatrième conjugaison, avec comme exemple traditionnel *seruibo* et *uincibor*<sup>35</sup>. On retrouve ainsi une citation d'Aulu-Gelle employant *audibis* dans les *Adages* d'Érasme, à côté du futur *audies*<sup>36</sup>.

Si nous regardons à présent la métrique, nous constatons une transposition rythmique presque identique entre Érasme et son modèle grec :

(v. 415) Ω θύγατερ, ή/μεις || δ' ἐν φάει / δουλεύσομεν DI / SI / SI

(v. 455) Heū, gnātā, nōs / in || lūmīn[e] || hōc / sēruībīmus. SI / SI / SI

Dans le vers grec, le rythme iambique est très régulier, avec en premier pied de chaque mètre les substitutions habituelles de l'iambe, un dactyle et deux spondées. Comme Euripide, Érasme respecte la césure penthémimère (après *in*), même si celle-ci ne transpose pas la césure significative après *ήμεις* et qu'elle s'accompagne d'une hephthémimère pour mettre en valeur le substantif *lumine*.

Comme toute traduction, la proposition d'Érasme n'est pas parfaite, mais un rapide détour par une traduction contemporaine permet de mieux en saisir la justesse. L'humaniste italien Giorgio Anselmo, dont la traduction versifiée de l'*Hécube* est strictement contemporaine de celle d'Érasme, traduit en effet<sup>37</sup> :

(v. 417) Īn lūcē nōs / hāc || sēruīē / mūs, Fīlīa.<sup>38</sup> SI / SI / SI

Dans cette lumière, nous, nous serons esclaves, ma fille.

« mélange nouveau » (« una mezcla nueva »), sans pour autant expliquer sa raison d'être ni son interprétation pour les contemporains. Or Érasme n'est pas le seul humaniste à intégrer le style comique dans les parties parlées des tragédies : Anselmo, un traducteur contemporain de l'*Hécube* (voir notre note 37), et Érasme utilisent tous deux des interjections qui sont fortement associées au monde comique, comme *hei*, *hem* ou *ehem* ou qui y sont exclusivement associées, comme *eho* et *ohe*. On relève également des apocopes ou des contractions (comme *sodes*, Érasme v. 214). Certaines expressions rappellent également Plaute et Térence, tel *dedere pessum* (Anselmo v. 1074). Cette tendance commune à leur temps pourrait, à nos yeux, se comprendre comme une possible confusion entre style comique et tragique : comme ils intègrent chacun du *diuerbium* et que la comédie était beaucoup plus étudiée que la tragédie, les humanistes ont pu les associer, sans percevoir une différence de registre qui aujourd'hui nous frappe, même au sein des parties dialoguées. La popularité de la comédie se présente comme une autre explication complémentaire : même si Érasme appréciait particulièrement Térence, alors associé à la prose, il citait fréquemment Plaute et connaissait bien ses œuvres. Quant à Anselmo, quatre ans après l'*Hécube*, il ornait une édition de Plaute du commentaire intitulé *Epiphylides in Plautum* (M. Actii Plauti Asinii Comodiae viginti nuper emendatae, et in eas Piladae Brixiani Lucubrations, Thadaei Ugoleti et Grapaldi virorum illustrium scholia, Anselmi Epiphylides, Ottaviano Saladio et Francesco Ugoletto, Parme, 1510).

<sup>35</sup> Donat, *Ars grammatica*, 3, 12 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis, 40 D) : *hanc non nulli quartam coniugationem putant, quod futurum tempus in am et in bo, in ar et in bor syllabam mittit, ut seruio seriuis seruiam seruibo, uincior uinciris uinciar uincibor.*

<sup>36</sup> Érasme, *Adages*, n° 27 : *Caecilius in Chrysis apud Gellium: Audibis male, si male dicis mihi* (ASD 2-1, p. 140 ; Aulu-Gelle, VI, 17, 13).

<sup>37</sup> Giorgio Anselmo (av. 1459-1528). Né à Parme, il participa activement à la vie politique et littéraire de son temps. Poète néo-latin et helléniste chevronné, il côtoya de grands personnages de la ville, tels que Baldassare Molossi, Francesco Mario Grapaldo, Taddeo Ugoletto ou encore Francesco Carpesano. Parmi ses œuvres littéraires (uniquement des poèmes à l'exception d'un commentaire sur Plaute), outre la traduction versifiée de l'*Hécube*, nous pouvons relever un recueil d'épigrammes (*Georgii Anselmi Nepotis Epigrammaton libri septem*, Parme, Francesco Ugoletto et Antonio Viotti, septembre 1526) ainsi que divers poèmes, dont un long poème en décasyllabes intitulé *Sosthyrides*. Pour des informations biographiques plus conséquentes, voir la biographie ancienne d'Ireneo Affò, *Memorie degli scrittori e letterati Parmigiani*, Parme, Stamperia reale, 1791, vol. 3, p. 218-228, et la biographie plus récente mais moins complète établie dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, 1961, vol. 3. Nous l'avons consultée grâce à sa version en ligne « ANSELMI, Giorgio », in *Treccani. Biografie* [consulté le 12 mai 2020 au lien suivant [https://www.treccani.it/enciclopedia/georgio-anselmi\\_res-7befc14f-87e6-11dc-8e9d-0016357eee51\\_\(Dizionario-Biografico\)/](https://www.treccani.it/enciclopedia/georgio-anselmi_res-7befc14f-87e6-11dc-8e9d-0016357eee51_(Dizionario-Biografico)/)].

<sup>38</sup> *Georgii Anselmi Nepotis Hecuba*, Parme, Francesco Ugoletto, juin 1506, fol. b ii v°.

Si le rythme iambique est identique à celui d'Euripide, nous constatons toutefois que l'ordre des mots n'est pas respecté et qu'Anselmo ne suit pas le mouvement de la phrase d'Euripide. Il omet également l'interjection, comme attendu lorsqu'elle est comprise dans le cadre d'une apostrophe, et, comme Érasme, choisit de recourir au démonstratif, sans traduire la particule δέ.

Cette rapide comparaison permet de comprendre combien Érasme a bien pesé chaque mot, d'abord en grec pour voir s'il était absolument nécessaire de le traduire (comme avec δέ), puis en latin, pour s'assurer qu'il correspondait à ce que voulait dire Euripide et qu'il offrait une traduction latine satisfaisante à partir des principes stricts qu'il s'était imposés, tant dans le volume du vers que dans l'ordre et le respect des mots. Chacune des langues est ainsi respectée au mieux, sans déséquilibre apparent.

#### LES ECARTS DANS LA PRATIQUE

Pourtant, en étudiant l'ensemble de sa traduction, nous avons pu relever un certain nombre d'éléments qui contrevenaient justement aux règles qu'Érasme s'était fixées et qui témoignent de la prise d'importance du latin sur le grec et de la traduction sur l'œuvre originale, comme une sorte d'émancipation du principe de traduction. Ils sont en nombre assez important pour qu'il ne puisse s'agir de quelques exceptions liées à la difficulté de la traduction.

#### LES AJOUTS ET AMPLIFICATIONS

Il s'agit tout d'abord d'ajouts et amplifications. Nous appelons « ajout » tout élément présent dans la traduction latine qui n'est pas motivé par le texte grec. Les ajouts ne transposent pas le texte original, mais viennent en plus, s'y additionnent. Selon la nature de l'ajout, il peut le compléter sans en modifier le sens ou au contraire y introduire une idée nouvelle. Les amplifications en sont très proches, mais elles se comprennent comme la surtraduction d'un élément présent dans le texte. Ajout ou amplification, l'interprétation du traducteur reste centrale.

Ces deux aspects sont particulièrement connus chez Érasme : les chercheurs relèvent souvent le changement de techniques de traduction entre l'*Hécube* et l'*Iphigénie à Aulis*, arguant entre autres le développement d'une « traduction ample » (« expanded translation », « expansions » ou « traducción exegética »), liée aux besoins de compréhension des lecteurs à partir de l'*Iphigénie*<sup>39</sup>. Pour autant, on retrouve déjà des traces de cette pratique au sein même de notre pièce.

Sans entrer dans le détail de chaque partie de la pièce, le tableau suivant permet de déceler cette tendance proprement érasmiennne dès l'*Hécube*. Si l'on utilise non pas la colométrie moderne, mais la colométrie de l'édition aldine, bien plus proche de celle d'Érasme et plus

<sup>39</sup> Pour chaque dénomination, voir J. H. Waszink (p. 244), E. Rummel (p. 33) et E. Paone (p. 161), qui l'illustrent pour l'*Hécube*. Sur l'opposition courante entre l'*Hécube* et l'*Iphigénie*, voir E. Rummel, p. 32 : « In the *Iphigenia*, however, we notice a return to the liberal position coupled with an emancipation from the novice status. Newly confident in his abilities, Erasmus abandoned the primary, self-seeking goal of exhibiting his skills and turned outwards to face his audience's needs. Acknowledging the reader's twin expectations of enlightenment and entertainment, [...] ». E. Rummel met en tension le désir de briller et les besoins des lecteurs pour illustrer à grands traits la distinction entre les deux pièces, mais elle reconnaît tout de même une intention de clarification par la suite (p. 33), évitant ainsi une distinction trop rigide entre l'*Hécube* et l'*Iphigénie*.

pertinente dans le cas d'une comparaison, nous voyons que le traducteur a augmenté l'*Hécube* de 102 vers<sup>40</sup> :

**Tableau 1** : Comparaison du nombre de vers entre l'édition aldine et les traductions d'Érasme et d'Anselmo

	Éd. aldine	Érasme	≠	Anselmo	≠
<b>Prologue</b> <sup>41</sup>	v. 1-58	v. 1-65	+ 7	v. 1-60	+ 2
<b>Parodos</b>	v. 59-155	v. 66-169	+ 7	v. 61-156	-1
<b>1<sup>er</sup> épisode</b>	v. 156-444	v. 170-485	+ 27	v. 157-446	+ 1
Scène 1 chantée (Hécube)	v. 156-178	v. 170-194	(+ 2)	v. 157-177	(- 2)
Scène 2 chantée (Hécube, Polyxène)	v. 179-216	v. 195-237	(+ 5)	v. 178-212	(- 3)
Scène 3 (Hécube, Polyxène, Ulysse)	v. 217-444	v. 238-485	(+ 20)	v. 213-446	(+ 6)
<b>1<sup>er</sup> stasimon</b>	v. 445-482	v. 486-524	+ 1	v. 447-470	- 14
<b>2<sup>ème</sup> épisode</b> (Hécube, Talthybios)	v. 483-627	v. 525-678	+ 9	v. 471-624	+ 9
<b>2<sup>ème</sup> stasimon</b>	v. 628-651	v. 679-703	+ 1	v. 625-639	- 9
<b>3<sup>ème</sup> épisode</b>	v. 652-892	v. 704-953	+ 9	v. 640-886	+ 6
Scène 1 (Hécube, servante)	v. 652-677	v. 704-729		v. 640-665	
Kommos (Hécube, servante, chœur)	v. 678-713	v. 730-763	(- 2)	v. 666-697	(- 4)
Scène 2 (Hécube, Agamemnon)	v. 714-892	v. 764-953	(+ 11)	v. 698-886	(+ 10)
<b>3<sup>ème</sup> stasimon</b>	v. 893-937	v. 954-1005	+ 7	v. 887-935	+ 4
<b>4<sup>ème</sup> épisode</b> (Hécube, Polymestor)	v. 938-1007	v. 1006-1083	+ 8	v. 936-1005	
<b>Chant du chœur</b>	v. 1008-1016	v. 1084-1092		v. 1006-1014	
<b>Exodos</b>	v. 1017-1276	v. 1093-1378	+ 26	v. 1015-1279	+ 6
Scène 1 (Hécube, Polymestor)	v. 1017-1037	v. 1093-1115	+ 2	v. 1015-1035	
Monodie de Polymestor	v. 1038-1088	v. 1116-1172	+ 6	v. 1036-1086	
Scène 2 (Hécube, Polymestor, Ag.)	v. 1089-1273	v. 1173-1372	+ 15	v. 1087-1277	+ 6
Coryphée	v. 1274-1276	v. 1373-1378	+ 3	v. 1278-1280	
			<b>+ 102</b>		<b>+ 4</b>

Chez Érasme, un seul passage comprend un nombre de vers inférieur à celui de l'édition aldine, le second *kommos* aux vers 684-725 (édition aldine v. 678-713). Or l'explication est métrique : alors que le grec comprend un échange de répliques parlées en trimètres iambiques pour le chœur et la servante, chantées pour Hécube avec des dochmiacques, des trimètres et dimètres iambiques ainsi que quelques crétiques, Érasme fait le choix de traduire le passage en trimètres iambiques seulement, à deux exceptions près (Érasme v. 743 et 745). Il est ainsi difficile de reconstituer la colométrie qu'il suit et de savoir si cette différence est significative. Dans l'ensemble donc, toutes les grandes parties de la traduction d'Érasme sont bien plus longues que l'original grec.

Un rapide détour par la traduction de son contemporain Anselmo pourrait laisser croire que l'augmentation du nombre de vers est particulièrement importante chez Érasme, avec 102 vers supplémentaires contre 4. Or l'écart diminue si l'on regarde exclusivement les parties en trimètres iambiques, où les différences de colométrie ne peuvent plus intervenir du fait de la bonne transmission des parties parlées : sur 912 trimètres, Érasme ajoute ainsi 72 vers, contre 33 pour Anselmo<sup>42</sup>.

<sup>40</sup> Afin d'éviter tout anachronisme, il convient de comparer les traductions anciennes avec la colométrie de l'époque. Nous avons choisi la colométrie de l'édition aldine qui était la plus répandue et qu'Érasme a pu consulter, mais il faut garder à l'esprit que l'humaniste a vraisemblablement commencé son travail de traduction avec des manuscrits qui n'ont jamais été identifiés. Il pouvait donc avoir une autre colométrie sous les yeux. Sur la question du texte modèle d'Érasme, voir W. O. Schmitt (1969), p. 147.

<sup>41</sup> Nous reprenons en partie l'architecture de la pièce proposée par J. Irigoien dans son article : « La composition architecture de l'*Hécube* d'Euripide », *Cuadernos de Filología Clásica : Estudios griegos e indoeuropeos*, 12, 2002, p. 163-172.

<sup>42</sup> La colométrie des deux premiers *stasima* engendrait une sous-évaluation du nombre de vers ajoutés de 23 pour Anselmo. Ce relevé permet également de noter que la colométrie des chœurs ne permet pas d'expliquer, même en partie, le différentiel de vers chez Érasme (V. Leroux, p. 248, n. 25), puisque les 84 vers d'écart habituellement relevés en utilisant la colométrie moderne (1378 vers d'Érasme pour 1295 vers d'Euripide) s'élèvent toujours à 72 lorsque les chœurs sont exclus, ce qui reste élevé avec une augmentation de volume de 7,8 % environ.

**Tableau 2 :** Comparaison du nombre de trimètres iambiques entre l'édition aldine et les traductions d'Érasme et d'Anselmo

	Éd. aldine	Érasme	≠	Anselmo	≠
<b>Prologue</b>	v. 1-58	v. 1-65	+ 7	v. 1-60	+ 2
<b>1<sup>er</sup> épisode</b> Scène 3 (Hécube, Polyxène, Ulysse)	v. 217-444	v. 238-485	+ 20	v. 213-446	+ 6
<b>2<sup>ème</sup> épisode</b> (Hécube, Talthibios)	v. 483-627	v. 525-678	+ 9	v. 471-624	+ 9
<b>3<sup>ème</sup> épisode</b> Scène 1 (Hécube, servante)	v. 652-677	v. 704-729		v. 640-665	
<b>3<sup>ème</sup> épisode</b> Scène 2 (Hécube, Agamemnon)	v. 714-892	v. 764-953	+ 11	v. 698-886	+ 10
<b>4<sup>ème</sup> épisode</b> (Hécube, Polymestor)	v. 938-1007	v. 1006-1083	+ 8	v. 936-1005	
<b>Exodos</b> Scène 1 (Hécube, Polymestor)	v. 1017-1037	v. 1093-1115	+ 2	v. 1015-1035	
<b>Exodos</b> Scène 2 (Hécube, Polymestor, Ag.)	v. 1089-1273	v. 1173-1372	+ 15	v. 1087-1277	+ 6
			<b>+ 72</b>		<b>+ 33</b>

Le nombre de trimètres iambiques ajoutés dans les parties parlées chez Érasme reste tout de même deux fois supérieur à celui d'Anselmo. Cela permet de comprendre qu'une traduction comprenant autant de vers supplémentaires par rapport à l'original n'était pas une évidence, mais bien un choix, issu de la volonté du traducteur<sup>43</sup>. Quelle volonté chez Érasme pouvait donc expliquer le choix d'une traduction ample ?

Pour répondre à cette question, nous avons exclu les brefs ajouts liés à la contrainte métrique et au volume (comme le démonstratif précédemment) et ceux liés à une différence textuelle (variante ou scholie)<sup>44</sup>. En revanche, nous avons traité les ajouts et amplifications longues liées à la contrainte du vers et au respect de son volume. Nous avons en effet remarqué que ce phénomène d'amplification ou d'ajout survient fréquemment lorsque Érasme commet un bref enjambement là où le grec s'arrête en fin de vers. Plutôt que de condenser le vers suivant dans l'espace restant ou de retravailler son vers pour éviter l'enjambement, il préfère alors ajouter au texte, servant par là même d'autres objectifs<sup>45</sup>.

<sup>43</sup> Il conviendrait d'étudier plus largement les traductions contemporaines pour vérifier quelle est la tendance générale et valider ou non le jugement de Thomas Baier : « Érasme fait la même expérience que la plupart des traducteurs : la traduction devient beaucoup plus longue que le texte initial » (T. Baier, « Érasme traducteur », *Anabases*, 21, 2015, p. 107). Anselmo permet en tout cas de conforter l'idée de T. Baier.

<sup>44</sup> Il convient en effet de bien prendre en compte la possibilité des variantes textuelles, et notamment des scholies intégrées au texte, comme c'est le cas pour les vers 1001-1002 d'Érasme (texte grec d'après la colométrie de l'édition aldine) :

(v. 948) ἔξωκίσεν τ' οἰκῶν γάμος, οὐ γάμος	(v. 1000) <i>Atque pellerent domo nuptiae, non nuptiae,</i>
ἀλλ' ἀλάστορός τις οἰζύς·	<i>immo daemonis</i>
	<i>male amici</i>
	<i>atrox calamitas quaequam. At</i>

J. H. Waszink (p. 256) relève la correspondance métrique parfaite entre *Immo daemonis / male amici* et le grec ἀλλ' ἀλάστορός τις οἰζύς, traduit par *atrox calamitas quaequam*. Nous relevons, quant à nous, le retour surprenant à la ligne après *daemonis* et le fait que l'expression en question ne corresponde à aucun élément présent dans le texte grec. Elle pourrait apparaître comme un ajout du traducteur si l'on ne connaissait pas l'existence de la scholie δαίμονος κακοποιού (« d'un démon faiseur de mal »), présente *a minima* dans le manuscrit Gr (voir W. Dindorf, *Scholia graeca in Euripidis tragoedias ex codicibus aucta et emendata*, Oxonii (Oxford), e typographo academico, 1863, vol. 1, p. 454 ; Gr = Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Gud. Gr. 15). Non seulement le sens correspond, mais aussi les choix lexicaux (*male* pour κακ- et *daemonis* pour δαίμονος), avec une syntaxe similaire par l'usage du génitif et une prosodie strictement identique : δαίμονος κακοποιού — U — UU — — et *daemonis mal[e] amici* — U — UU — —.

<sup>45</sup> Pour une exception chez Érasme, voir notre note 50. Contrairement à lui, Anselmo n'hésitait pas à le faire :

(Eur. v. 422-423). πολ. τί σοι πρὸς Ἑκτορ, ἢ γέροντ' εἶπω πόσιν ; / ἐκά. ἀγέλλε πασῶν ἀθλιωτάτην ἐμέ.

**P.** Que dire pour toi à Hector ou à ton vieil époux ? / **H.** Annonce que de toutes je suis la plus éprouvée.

Nous avons ainsi pu distinguer deux types d'ajouts ou d'amplifications : d'une part ceux emphatiques qui tirent vers la réécriture du passage pour mettre en exergue sa tonalité pathétique, d'autre part ceux explicatifs, qui aident le lecteur à comprendre ce qu'Euripide a voulu dire.

*Les ajouts ou amplifications emphatiques : vers la réécriture*

Ils sont essentiellement présents dans des scènes chargées en sentiments qui suscitent la pitié du lecteur. Ainsi, dans la *parodos* anapestique, quand Hécube entre sur scène et relate la peur que lui a inspirée son rêve, elle affirme en un monomètre anapestique qu'elle n'a jamais vu son cœur « frissonner, s'effrayer ainsi » (φοίσσει, ταρβεῖ, v. 86)<sup>46</sup>. Érasme traduit les deux verbes par *timuit*, *tremuit*, *tacta pauore*, formant ainsi un dimètre anapestique :

(v. 86)	φοίσσει, / ταρβεῖ frissonne, s'effraye.	(SS)
(v. 95)	<i>tīmūit</i> , <i>tremūit</i> , / <i>tactā pāuōre</i> a craint, a tremblé, atteint par l'effroi.	(AA / DS)

Érasme suit bien le sens des deux verbes grecs, mais en les inversant : il souligne d'abord la crainte avec *timuit*, puis les tremblements qu'elle provoque avec *tremuit* (notons le parfait latin pour le présent grec)<sup>47</sup>. En revanche, rien ne justifie l'ajout de *tacta pauore*, puisque l'idée de peur avait déjà été explicitée à deux reprises et que le vers aurait pu justement s'achever sur *tremuit*, en formant un monomètre anapestique à l'instar du grec. Cette volonté d'ajout a pu naître de son désir de mettre en valeur la force du verbe ταρβέω, qui ne désigne pas une simple peur, mais bien l'effroi<sup>48</sup>. Nous supposons donc que l'ajout est ici emphatique et permet de souligner davantage l'angoisse du personnage<sup>49</sup>.

Le récit émouvant du sacrifice de Polyxène par le héraut Talthybios offre un second exemple, où une amplification intervient à la faveur d'une omission et d'une légère réinterprétation du passage.

(v. 566)	Ὅ δ' οὐ θέλων τε καὶ θέλων οἴκτω κόρης, τέμνει σιδήρω πνεύματος διαρροάς· Lui, ne voulant pas et voulant, par compassion pour la jeune fille, coupe de son fer les conduits de son souffle.
----------	--

(Ans. v. 424-425) **POL.** *Verbis quid Hectori tuis, quid et seni / Dicam marito ?* **HEC.** *Me omnium miserrimam.*  
**P.** Avec tes mots, que dire à Hector et à ton vieux / époux ? **H.** Que je suis de toutes la plus malheureuse.

Anselmo rompt ici la stichomythie avec le rejet de *dicam marito*, ce qui le conduit à ne pas traduire ἄγελαι. D'autres exemples peuvent être observées au sein du même passage, avec l'omission d'éléments peu porteurs de sens (voir l'omission de σύ et de γυνή, Anselmo v. 418-419 pour Euripide v. 416-417).

<sup>46</sup> (Eur. v. 85-86) Οὐ ποτ' ἐμὰ φρήν ὦδ' ἀλίαςτος / φοίσσει, ταρβεῖ.  
Jamais mon cœur, ainsi sans cesse, / ne tremble, ne s'effraye.

(Ér. v. 94-95) *Haud sic unquam mens mea certo / timuit, tremuit, tacta pauore.*

Jamais ainsi mon esprit avec certitude / n'a craint, n'a tremblé, atteint par l'effroi.

<sup>47</sup> Pour des oreilles latines, l'usage du parfait avec *haud unquam* était préférable. C'est également un passé qui apparaît comme la traduction la plus naturelle en français.

<sup>48</sup> Nous remercions Estelle Oudot pour cette suggestion.

<sup>49</sup> Ce passage est associé à un certain nombre de scholies explicatives, mais elles ne proposent pas une formulation assez proche de la traduction d'Érasme pour qu'il soit possible de considérer que cet ajout ait été initié par la présence d'une scholie marginale.

(v. 612) *Pyrrhus, uolensque et non uolens, atque haesitans  
animae meatus ense librato secat.*

Pyrrhus, voulant et ne voulant pas, et même hésitant,  
coupe les passages du souffle de son épée mise en balance.

L'expression omise est οἰκτῶ κόρης, « par compassion pour la jeune fille », où κόρης désignait Polyxène. Outre l'omission, qui est extrêmement rare au sein de sa traduction, Érasme choisit également d'ajouter *atque haesitans*<sup>50</sup>. Or cette proposition de traduction se comprend comme une amplification de l'adage οὐ θέλων τε καὶ θέλων, pourtant déjà traduit par *uolensque et non uolens*. Érasme cherche à souligner une seconde fois l'hésitation de Pyrrhus au moment de sacrifier Polyxène : la pitié ou compassion, émotion qui suscite l'hésitation, est ignorée au profit de cette seule hésitation. On peut également se questionner sur le sens de *librato*, dont l'acception concrète de « mettre en balance, en équilibre » renvoie à l'action de la pensée : l'épée, et donc le geste qu'elle accomplit, a été « pesée » et « réfléchie ». En somme, Érasme reprend à trois reprises l'image d'hésitation et d'oscillation présente une seule fois dans le texte grec. Ses choix de traduction éclipsent l'objet de pitié, Polyxène, au profit de Pyrrhus, érigé en véritable héros tragique qui doit agir malgré lui. C'est ici le sentiment de pitié envers Pyrrhus, déjà présent chez Euripide, qui est exacerbé par les modifications introduites par Érasme<sup>51</sup>.

Le traducteur délaisse son rôle pour réécrire l'histoire et lui insuffler des effets sur le lecteur, d'après les éléments qui l'ont particulièrement marqué ou touché. En cela, il quitte son rôle de traducteur et se fait l'auteur d'une réécriture de la tragédie : le latin n'est plus seulement langue de traduction qui offrirait une équivalence linguistique stricte avec le grec.

#### *Les ajouts ou amplifications explicatifs*

Si ces deux premiers exemples accentuaient bien la tonalité pathétique du passage, d'autres apparaissent comme des ajouts ou amplifications explicatifs, où l'objectif serait avant tout didactique<sup>52</sup>. Le latin se présente aussi comme langue de transmission du savoir, qui complèterait la traduction par ce qui aurait pu être une glose ou un commentaire, mais à l'intérieur même du texte traduit. La langue cible et le bénéfice pour le lecteur sont privilégiés par rapport à la langue source et à l'intention de l'auteur.

<sup>50</sup> Pour la rareté de l'omission, voir E. Rummel (p. 33) et notre note 61. Il est tout de même possible d'en relever un exemple au vers 257 :

(v. 232) οὐδ' ὤλεσέν με Ζεὺς, τρέφει δ', ὅπως ὀρώ (v. 255) *Neque me interemit Iuppiter, sed in hoc alit,*  
κακῶν κάκ' ἄλλα μείζον' ἢ τάλαιν' ἐγώ. *Tristissimis uti tristiora conspicer.*  
Εἰ δ' ἔστι τοῖς δούλοισι τοὺς ἐλευθέρους *Prob, misera. Sed iam si licet captis neque*

Dès le vers 255, Érasme ne parvient pas à suivre l'agencement des mots dans le vers tel qu'Euripide le fait, avec le rejet de *conspicer*. Cela ne le dérange toutefois pas, car, contrairement à ce qu'il affirme dans son épître dédicatoire, le vers n'est pas *stricto sensu* son unité de traduction. Il privilégie les unités de sens, ici les deux vers 232-233. En revanche, l'enjambement de la traduction du vers 233 d'Euripide (ἢ τάλαιν' ἐγώ) au début du vers 257 d'Érasme (*Prob, misera*) le poussa à omettre τοὺς ἐλευθέρους dans sa traduction *Sed iam si licet captis* pour achever son vers 257 là où Euripide acheva son vers 234.

<sup>51</sup> L'émotion de Pyrrhus était également au cœur des vers 475-476 du livre XIII des *Métamorphoses* d'Ovide, au moment de sacrifier Polyxène. Ce motif devait être particulièrement apprécié par les lecteurs antiques puis humanistes.

<sup>52</sup> Voir E. Rummel (p. 33) : « The latter [expansions] are rarely the result of whim, of a subjective delight in *coφία*, or an inability to devise a translation close to the Greek wording. They usually reflect Erasmus' consideration for Latin idiom and represent his effort to avoid obscurity ».

L'exemple le plus parlant est sans nul doute l'amplification sur quatre vers d'un seul vers d'Euripide qui évoquait Zeus Suppliant, comme l'ont fait remarquer J. H. Waszink et E. Rummel<sup>53</sup> :

(v. 345) Θάρασει πέφευγας τὸν ἐμὸν Ἰκέσιον Δία·  
Aie confiance. Tu as échappé à mon Zeus Suppliant.

(v. 378) *Animo bono sis iubeo, meque nuntia  
scito, quod ad me pertinebit, te fore  
in tuto et effugisse, si quis supplices  
curat fauens aequusque respicit, Iouem.*

Je t'engage à avoir un bon état d'esprit et, je te l'annonce,  
sache qu'en ce qui me concernera, tu seras  
en sûreté et que tu as échappé (si quelqu'un s'occupe  
favorablement des suppliants et, bienveillant, les prend en considération) à Zeus.

Dès la traduction du premier mot grec (Θάρασει), Érasme emploie une traduction ample avec quatre mots (*animo bono sis iubeo*) et recourt à l'emploi peu pertinent pour le sens général du verbe *iubeo*. Il ajoute ensuite des expressions annonçant la prise de parole de Polyxène comme *me nuntia* et *scito*, puis insiste sur le fait que cela ne concerne qu'elle, avec *quod ad me pertinebit* (pour ἐμὸν). Sa traduction *effugisse Iouem* reprend le vers grec, mais elle s'accompagne d'une paraphrase explicative avec *te fore / in tuto* et d'une subordonnée hypothétique introduisant pour la première fois l'idée de supplication. Érasme évite les tournures littérales comme *Iuppiter supplicum* (« le Jupiter des suppliants ») ou *Iuppiter supplicem* (« Jupiter suppliant ») qui auraient été difficilement comprises en l'absence d'un « Jupiter suppliant » dans le monde romain<sup>54</sup>. Il préfère au contraire développer son action bienveillante auprès des suppliants au sein de la subordonnée hypothétique pour faire découvrir avec clarté cette fonction du dieu. Il choisit également de ne pas appauvrir le texte grec : il aurait en effet pu traduire plus simplement *effugisse supplicationes* ou *me supplicem* (« tu as échappé à mes supplications »). Notre analyse rejoint ainsi l'observation de J. H. Waszink : ce passage témoigne d'un véritable effort d'explication d'une réalité grecque inconnue des humanistes, plus accoutumés aux rites romains.

De la même manière, au vers 279, on observe l'ajout de l'expression *benefacta compensans malis* (« contrebalançant des bienfaits par des malheurs »). Hécube vient tout juste de rappeler à Ulysse qu'elle l'avait sauvé lorsqu'il s'était introduit comme espion dans la ville de Troie. Arguant ce bienfait passé, la reine espère sauver sa fille Polyxène de la mort :

<sup>53</sup> J. H. Waszink, p. 236 : « A translation in four Latin verses of one line of Eur. (vs. 345 : Θάρασει πέφευγας τὸν ἐμὸν Ἰκέσιον Δία) which indeed is difficult to understand for a Roman – and for a man with a primarily 'Latin' education. *aequus* as an attribute of Juppiter is quite frequent in Augustan poetry (Verg. *Aen.* VI, 129; Hor. *Carm.* I, 28, 28 and *Ep.* II, 1, 68, etc.). *respicere* in connection with Juppiter: *Aen.* V, 689 (cf. also note on vss. 529-530). In C (D E F) the words *si quis ... respicit* are put between brackets, which makes it less clear that they belong to *Juppiter* ». Voir également le commentaire de E. Rummel (p. 33-34).

<sup>54</sup> Les autres traducteurs contemporains de la pièce n'ont pas fait les mêmes choix : Anselmo traduit littéralement *subplicem Iouem* (v. 345), considérant que son lecteur, un fin lettré de Parme, comprendra bien que *subplicem* ne signifie pas « suppliant », mais « relatif aux suppliants » en tant qu'épithète divine grecque. Melanchthon, dont le public est avant tout scolaire, aurait fait un choix similaire d'après ses notes de cours de 1562 avec *effugisti meum supplicem Iouem* (1558, p. 17 et 1562, p. 44), mais dans l'édition de 1558, son élève Xylander choisit *enitasti, quod ad me attinet, supplicum curatorem Iouem*, avec en prime une note marginale : *id est, non supplicabo tibi, neque ulciscetur ergo Iupiter supplicationem spretam*. Stiblin, pour sa part, privilégie la transposition du terme problématique Ἰκέσιον dans l'expression *effugisti meum Iouem Hicesium*, laissant au lecteur le soin de comprendre le mot grec, sans même commenter l'expression (1562, p. 20).

(v. 251) Οὐκουν κακύνη τοῖσδε τοῖς βουλευμασιν,  
 ὃς ἐξ ἐμοῦ μὲν ἔπαθες οἷα φῆς παθεῖν,  
 δοῶς δ' οὐδὲν ἡμᾶς εὖ, κακῶς δ' ὅσον δύνῃ ;  
 N'agis-tu donc pas mal avec ces desseins,  
 toi qui as été traité par moi comme tu dis l'avoir été  
 et qui ne nous fais nul bien, mais du mal autant que possible ?

(v. 276) *Lege igitur istac gratiam refers malam,  
 cum tuleris a me quae tulisse non negas,  
 at nil iuues nos, sed magis pro uiribus  
 incommodes, benefacta compensans malis.*

Par ce projet donc, tu témoignes d'une mauvaise reconnaissance,  
 alors que tu as obtenu de moi ce que tu ne nies pas avoir obtenu  
 et qu'au contraire tu ne nous aides en rien, mais dans la mesure de tes forces  
 tu nous gênes, compensant des bienfaits par des malheurs.

Les choix de traduction d'Érasme relèvent dans l'ensemble d'une explicitation du texte grec : il introduit ainsi l'idée de reconnaissance avec *gratiam* pour souligner l'argument d'Hécube, qui se fonde sur la réciprocité des bienfaits. Au vers 253, plutôt que de suivre le parallélisme grec elliptique, Érasme choisit deux verbes latins, *iuues* pour δοῶς εὖ et *incommodes* pour δοῶς κακῶς. Si cela l'amène à dépasser le volume initial avec le rejet d'*incommodes*, cette décision lui permet surtout une clarification de la pensée d'Euripide en paraphrasant « faire du mal » par « gêner, incommoder » dans notre contexte. Le traducteur n'en reste pas là et poursuit avec une amplification de la réplique visant à expliciter davantage la situation. Il oppose à nouveau l'action d'Hécube et d'Ulysse, comme aux vers 251 et 252, avec les substantifs *benefacta* et *malis*, et le participe *compensans*, qui souligne bien la réciprocité fautive. La dimension pédagogique, qui cherche à clarifier un texte grec parfois trop elliptique, devient ici presque moralisante, avec l'insistance délibérée du traducteur sur l'ingratitude dont fait preuve Ulysse envers Hécube.

Ces interventions du traducteur, devenu commentateur ou paraphraste pour sortir de l'obscurité un passage de la pièce, sont particulièrement visibles quand l'ajout ou l'amplification survient après la première édition. C'est ainsi qu'Érasme ajoute le vers 65 à partir de l'édition vénitienne pour retraduire une seconde fois les vers grecs 56-57 et clarifier le retournement de fortune dont il est question :

(v. 57<sup>b</sup>) ἀντισηκώσας δέ σε  
 φθείρει θεῶν τις τῆς πάροιθ' εὐπραξίας.  
 Ayant contrebalancé  
 ton bonheur passé, un des dieux te détruit.

(v. 63<sup>b</sup>) *Te aliquis euertit deus  
 felicitatis pristinae inuertens uices*  
 [B] *bonaque anteacta paribus exaequans malis*<sup>55</sup>.

Quelque dieu te détruit,  
 renversant les roulements de ton bonheur passé,  
 et rendant tes biens passés égaux à de pareils malheurs.

<sup>55</sup> B renvoie à l'édition aldine de décembre 1507, qui intègre pour la première fois ce vers.

Lors de la reprise de sa traduction en vue d'une seconde publication chez Alde Manuce en 1507, Érasme choisit de développer sur un vers supplémentaire l'expression grecque ἀντισηκώσας τῆς πάροιθ' εὐπραξίας, qu'il avait déjà traduite, mais qu'il jugeait sans doute peu claire pour ses lecteurs, en ajoutant le terme clé sous-entendu et opposé : *malis*. Cela le conduit à paraphraser sa traduction initiale et/ou le texte grec : *bona anteacta* reprend *felicitatis pristinae* et τῆς πάροιθ' εὐπραξίας ; *exaequans* reprend *paribus* ; *inuertens uices* reprend ἀντισηκώσας.<sup>56</sup>

Érasme s'était explicitement détaché de la paraphrase dans son épître dédicatoire, considérant qu'en paraphrasant « beaucoup cachent leur ignorance et, à la manière d'une seiche, de peur d'être pris par surprise, s'enveloppent dans leurs ténèbres » (*multi suam palliant inscitiam, ac loliginis in morem, ne deprehendantur, suis se tenebris inuoluunt*). Pour autant, sa pratique révèle qu'il ne se prive pas d'y recourir par ajout dans une perspective pédagogique et didactique<sup>57</sup>. La subtilité devait être la suivante : on ne paraphrase pas au lieu de traduire, mais on peut traduire, puis paraphraser.

Ce choix du traducteur aboutit à rompre l'égalité supposée des langues dans le processus de traduction : le latin ajoute au grec, tantôt pour expliquer, tantôt pour mieux dire ou pour dire autrement. Parfois même, les deux intentions se mêlent, comme dans les derniers vers de la pièce. Les trois vers finaux, deux dimètres anapestiques et un paroémiaque (dit aussi dimètre anapestique catalectique), deviennent chez Érasme six vers (cinq dimètres anapestiques et un glyconique)<sup>58</sup> :

(v. 1293)	Ἔτε πρὸς λιμένας / σκηνάς τε, φίλοι, τῶν δεσποσύνων / πειρασόμεναι μόχθων· στεροῶ / γὰρ ἀνάγκη.	(AA / SA) (SA / SA) (SS / A catalectique = paroémiaque)
-----------	---	---

Allez vers le port et les tentes, amies,  
pour y expérimenter les peines  
domestiques. Car rude est la nécessité.

(v. 1373)	Īt[e] ād pōrtūs / āgūt[je] ēt Grāiūm Ad tēntōriā / tēndītē sāeua Ēxpērtūrāe / pōsthāc sōrtis Aerūmnās sēr/ uiltis ācērbas. Nam sic ūrgēt / nesciā flect[ū] et Cōgīt dīrā nēcēssitās.	(SS / AS) (SD / DS) (SS / SS) (SS / DS) (SS / DS) (glyconique)
-----------	---	---

Allez au port, faites-le et dirigez-vous  
vers les tentes cruelles des Grecs,  
pour y expérimenter dorénavant les  
âpres peines de la condition d'esclave.  
Car c'est ainsi qu'elle presse et contraint  
la funeste nécessité qui ne sait pas fléchir.

<sup>56</sup> Un autre exemple d'ajout postérieur est le développement d'ἀναρχία à partir de l'édition C D E F. La traduction initiale, dans les deux premières éditions était la suivante :

(v. 606-608) Ἐν γὰρ μυρίῳ στρατεύματι, / ἀκόλαστος ὄχλος, ναυτική τ' ἀναρχία, / Κρείσσων πυρός·

(v. 654-656) *Nam frequenti in agmine / Indomita turba est, ac tumultus nauticus / Vincit furens incendium :*

À partir de C, Érasme modifie le vers 655 et y ajoute un vers ainsi : *tumultus militum / Si quando nullo cohibeatur principe.*

<sup>57</sup> Voir aussi la paraphrase du vers 250 sur trois vers (Er. v. 273-275) relevé par Garnier (p. 172).

<sup>58</sup> Il est probable qu'Érasme ait interprété le dernier vers de la pièce comme appartenant à la métrique choriambique (- - - | - u u - | -) plutôt qu'à la métrique anapestique, d'où le choix d'un glyconique.

Le volume double grâce aux ajouts et amplifications. Les verbes de mouvement sont quant à eux triplés avec *ite*, *agite* et *tendite*, là où le premier permettait de reprendre très exactement le grec ἴτε. L'accent est mis sur le trajet à accomplir, au détriment du destinataire de cette parole, φίλοι, qui est omis par Érasme. Si le désir d'expliquer la situation et le contexte paraît évident avec l'ajout de *Grainum* pour préciser les tentes dont il est question, c'est cette fois pour accentuer le pathétique de la scène qu'Érasme précise leur qualité de *saena* (« cruelles »), car, pour lui, ces tentes symbolisent l'esclavage des Troyennes et la difficulté de leur nouvelle condition. Afin d'exacerber le sentiment de pitié du lecteur envers le chœur, le traducteur poursuit les ajouts en qualifiant leurs peines d'*acerbas* (« âpres ») et en soulignant la nouveauté de leur condition servile avec l'adverbe *posthac* (« dorénavant »). Cette proposition de traduction ouvre bien plus sur l'avenir que ne le faisait Euripide, invitant le lecteur à imaginer le quotidien déplorable de ces femmes devenues esclaves et à partager leur peine. Dès lors, la laconique expression στεροὰ γὰρ ἀνάγκη ne suffit plus : Érasme préfère l'enrichir avec l'ajout d'un doublet synonymique verbal (*urget* et *cogit*), l'amplification de στεροὰ (« dur, rude ») par *nescia flecti* (« qui ne sait pas fléchir ») et l'ajout d'un qualificatif supplémentaire, *dura*, pour ériger la nécessité en entité néfaste et tyrannique. Mais là encore, la visée explicative intervient également : Érasme paraphrase le grec pour expliquer en quoi la nécessité apparaît comme rude pour l'homme. Il reprend ainsi l'idée de contrainte et de force présente dans la scholie du manuscrit C : κατεπείγουσα, ἐπικειμένη πολὺ ἰσχυρά (« pressant, contraignant avec beaucoup de force »)<sup>59</sup>. Ce passage comporte ainsi à la fois réécriture poétique et éclaircissement du texte grec, offrant au lecteur la possibilité de démultiplier sa pitié envers le chœur et de mieux comprendre le fonctionnement de la *necessitas*<sup>60</sup>.

Nous pouvons nous demander si cette rupture d'égalité entre texte original et traduction ne témoignerait pas d'un respect profond envers le texte grec : serait-ce parce que le traducteur privilégie la langue source qu'il voulait traduire de la manière la plus belle et la plus claire pour son lecteur ? C'est en tout cas un tel scrupule qui semble expliquer le recours presque inexistant à l'omission chez Érasme, alors même que d'autres traducteurs n'hésitaient pas à amputer l'œuvre originale lors du processus de traduction<sup>61</sup>. Pour autant, peu importe l'intention du traducteur, la fidélité au grec reste bien mise à mal par ces ajouts et amplifications volontaires.

<sup>59</sup> W. Dindorf, *Scholia graeca in Euripidis tragoedias*, p. 516. Érasme semble bien s'inspirer de cette scholie ou d'une autre très proche que n'aurait pas relevée Dindorf pour les verbes *urget* et *cogit*. Il put également ressentir le besoin d'explicitement dans sa traduction le génitif δεσποσύνων (« relatif à la maison », « domestique ») qui renvoyait implicitement à l'esclavage (δουλεία) à partir des nombreuses scholies qui font le parallèle, même si le lien pouvait être fait naturellement. Pour le reste, les ajouts sont indépendants des scholies.

<sup>60</sup> La nécessité peut être mise en parallèle de la thématique de la fortune qu'Érasme appréciait particulièrement (voir notre note 13). Son intérêt pour ce domaine explique cette insistance délibérée et ce désir de toucher directement le lecteur.

<sup>61</sup> Sur ce point, la comparaison avec la traduction d'Anselmo est frappante : il recourt à l'omission pour suivre le volume grec et ne pas offrir une traduction plus longue que le texte original. Il traduit ainsi les vocatifs ὦ στέργνα, μαστοὶ θ' (Euripide v. 424) simplement par *O blanda*, (Anselmo v. 426), contre *O pectus et... ubera* (Érasme v. 464). Son vers 626 ne contient pas non plus de traduction pour πρῶτον (Euripide v. 630). Parfois, c'est une épithète qu'il omet, comme καλλίσταν (Euripide 633-634 et Anselmo v. 628-629). Cette tendance à l'omission se retrouve particulièrement dans les parties chorales.

## LES CHOIX LEXICAUX

Les ajouts ou amplifications ne sont pas les seules modifications à nous mener vers l'idée d'une traduction parfois proche de la réécriture ou de la paraphrase. Les choix lexicaux offrent également des conclusions similaires.

*Archaïsmes et réminiscences pour une traduction plus poétique*

Dans la continuité de la réécriture par ajout, Érasme choisit fréquemment des termes poétiques, alors même qu'Euripide recourt à des termes ordinaires. Au vers 455, le grec θύγατερ avait précédemment été traduit par *gnata*, soit la forme archaïque de *nata* que l'on retrouve en abondance chez Érasme et qui lui vient sans doute du théâtre latin (tragédies et comédies confondues). On trouve également l'archaïsme *lachrumosa* (Érasme v. 699), entre autres graphies archaïsantes, des infinitifs archaïques en *-ier*, très présents chez Plaute et Térence, et par endroits des terminaisons archaïques<sup>62</sup>. La valeur hautement poétique de ces archaïques nous est révélée par Érasme lui-même : *Prisca gratiam addunt, si modice et apte uelut emblemata intertextantur* (« Les mots archaïques ajoutent de la grâce, s'ils sont entremêlés avec modération et à propos comme des mosaïques »)<sup>63</sup>.

De même, des hellénismes sont intégrés à la traduction pour participer à la dimension poétique du texte<sup>64</sup>. Il arrive que seule la déclinaison d'un mot relève de l'hellénisme. C'est alors souvent un hellénisme habituel dans la poésie latine, qui peut faciliter la construction du vers. *Hecube* est ainsi utilisé dans les trimètres iambiques pour former un anapeste en pied impair et éviter la succession de deux tribraques, comme aux vers 239 et 775 :

(v. 239) *Hęcübē, tīb[i] ālī / quem nuntīum / fērēns nōvum* (AT / SI / II)

(v. 775) *Hęcübē, quīd āgō ? / Nūmn[am] hūjūs āc / cīd[o] ād gēnu* (AT / SI / II)

Lorsque l'hellénisme survient dans le choix du mot, Érasme s'inspire souvent des plus grands poètes latins. Le vers 806 reprend l'emprunt *Phoebas* pour traduire φοιβάς, qui avait déjà été utilisé par les poètes latins : les huit occurrences de l'Antiquité se répartissent en effet entre Ovide, Sénèque, Lucain et Silius Italicus<sup>65</sup>. En cela, Érasme se conforme à sa volonté d'être non pas un simple traducteur, mais « quelque artiste extraordinaire » (*singularem aliquem artificem*), tel qu'il l'avait annoncé dans son épître dédicatoire.

Les choix lexicaux portent également Érasme vers des réminiscences de poètes latins, qui offrent à son lecteur la possibilité de retrouver par échos l'*Énéide* de Virgile, Ovide ou encore

<sup>62</sup> Graphies archaïsantes : *ferundae* (v. 15), *lachrumandae* (v. 50), *prognata* (v. 60), *gnata* et *gnatus* sous toutes ses formes (v. 87, 108, 120, 158, etc.), *lachrumis* (v. 252, 563, 735), *lachrumas* (v. 329, 560, 778), *lachrumosa* (v. 699) et *illachrumo* (v. 1008). Infinitifs passifs archaïques en *-ier* : *frustarier* (v. 46), *demittier* (v. 230), *tuerier* (v. 332), *pollicier* (v. 409), *dedecorarier* (v. 446), *fallier* (v. 530), *occidier* (v. 547), *dicier* (v. 598), *properarier* (v. 719), *molier* (v. 898), *sepelirier* (v. 943), *largirier* (v. 947), *reperirier* (v. 1029) et *reuerrier* (v. 1082). Pour les terminaisons archaïques, voir notamment les accusatifs pluriels en *-eis* : *omneis* [...] *dolos* (v. 274), *omneis* [...] *dies* (v. 316), *omneis* [...] *uoces* (v. 370-371), *ad penateis* [...] *suos* (v. 390 et 1079), *radios* [...] *micanteis* (v. 1166), *micanteis* (v. 1167) et *oclos* [...] *lucenteis* (v. 1344).

<sup>63</sup> ASD I-6, p. 44 = *De Copia*, I, l. 356. Pour l'analyse du passage et sa mise en perspective, voir Chomarat, p. 722. Sur le même thème, voir Cicéron, *De Oratore*, III, 38, 153, et Quintilien, VIII, 3, 25 et suivants.

<sup>64</sup> ASD I-6, p. 46 = *De Copia*, I, l. 400 : *Habent suam et peregrine gratiam in loco adhibita* (« ils ont aussi du charme, les mots étrangers placés au bon endroit »). Voir également ASD I-6, p. 50 = *De copia*, I, l. 460 : *Porro Graeca Latinis in loco intermixta non mediocrem addunt gratiam* (« Les mots grecs entremêlés aux mots latins au bon endroit ajoutent une grâce loin d'être médiocre »).

<sup>65</sup> Ovide, *Amours*, II, 8, 12 et *Tristes*, II, 400 ; Sénèque, *Agamemnon*, 588 et 710 et *Troyennes*, 34 ; Lucain, *La Guerre civile (ou La Pharsale)*, V, 128 et V, 167 ; Silius Italicus, *La Guerre punique*, XV, 282.

Catulle<sup>66</sup>. Quand Hécube apprend la mort de Polydore, elle rappelle le songe funeste qu'elle avait fait et achève sa réplique ainsi :

(v. 702) Ὄμοι, αἰαῖ, ἔμαθον ἔνυπνον ὀμμαίων  
 ἐμῶν ὄψιν· οὐ με παρέβα  
 φάσμα μελανόπτερον, τὰν ἐσείδον ἀμφὶ σέ,  
 ὦ τέκνον, οὐκέτ' ὄντα Διὸς ἐν φάει.

Hélas pour moi, ah ah ! J'ai compris la vision en songe  
 apparue à mes yeux – il ne m'a pas échappé  
 le fantôme aux ailes noires –<sup>67</sup>, que j'ai vue à ton sujet  
 mon enfant, qui n'étais plus dans la lumière de Zeus.

(v. 745) *Hei mihi, uae, uae*  
*didici mihi nocturna uisa insomnia.*  
*Non me fefellit furua imago, quae mihi est*  
*conspecta de te, gnate, quod non amplius*  
*superstes aura uescerere coelica<sup>68</sup>.*

Hélas pour moi, ah ah !  
 J'ai compris le songe nocturne que j'ai vu.  
 Elle ne m'a pas échappé l'image sombre que j'ai  
 aperçue à ton sujet, mon fils, à savoir que, ne survivant pas davantage,  
 tu ne jouissais pas de l'air d'en haut.

Nous relevons une différence syntaxique qu'explique en partie l'impossible transposition du participe présent actif grec ὄντα, mais l'élément le plus intéressant est la traduction de l'expression ἐν φάει, que nous avons vue précédemment au vers 415. Cette fois, Érasme ne conserve pas l'image de la lumière qui évoquait la vie, mais privilégie une réminiscence de Virgile et de Lucrèce qui transpose l'image : *non aura uescerere coelica* (« tu ne jouissais pas de l'air d'en haut »). Jouir, se nourrir de l'air, signifie respirer et donc vivre

Le parallèle s'effectue avant tout avec Virgile (*Énéide*, I, 546-547) : *Quem si fata uirum seruant, si uescitur aura / aetheria* (« si les destins préservent ce héros, s'il jouit de l'air d'en haut »). Chez Érasme, *coelica* a été préféré à *aetheria* pour les besoins métriques, mais leur sens est identique : « céleste », « aérien », c'est-à-dire « relatif au monde d'en haut par opposition aux Enfers ». Dans une moindre mesure, la formulation rappelle également Lucrèce (*De la nature des choses*, V, 857) qui explicitait le lien à la vie par une image similaire : *nam quaecumque vides uesci vitalibus auris* (« car tous ceux que tu vois jouir des airs vitaux »).

Comment expliquer ce glissement de la lumière à l'air dans la traduction d'Érasme ? Contrairement aux Grecs qui privilégient la lumière, la langue latine n'hésitait pas à recourir à l'air pour désigner la vie<sup>69</sup>. L'association d'idées a pu également être favorisée par le génitif Διός. En latin comme en grec, Zeus ou Jupiter signifie aussi bien le ciel que l'air qu'on respire. Cela explique qu'un scholiaste avait déjà paraphrasé Διός par τοῦ ἀέρος<sup>70</sup>. Traduire de manière

<sup>66</sup> L'édition de Waszink comprend un certain nombre de réminiscences en notes, mais de nombreux échos restent encore à relever.

<sup>67</sup> Cette tournure grecque est une manière de dire qu'Hécube ne l'a pas oublié.

<sup>68</sup> Le subjonctif est surprenant après *quod*, mais son emploi s'était grandement étendu dans les subordonnées au-delà de la période classique et notamment au XVI<sup>e</sup> siècle (cf. A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 293, § 299).

<sup>69</sup> C. Mugler, « La lumière et la vision dans la poésie grecque », *Revue des Études grecques*, 73, p. 40-72, p. 40 : « Pour les Grecs, qui n'ont reconnu qu'en partie l'importance de l'atmosphère pour la vie de l'homme et des animaux supérieurs, l'élément vital n'était pas l'air, mais la lumière ».

<sup>70</sup> W. Dindorf, *Scholia graeca in Euripidis tragoedias*, p. 397.

littérale le grec, comme au vers 415, aurait sans aucun doute permis au lecteur de comprendre l'expression, mais Érasme choisit d'aller plus loin et sans doute par esprit d'association en vient à une réminiscence poétique, qui rehausse la qualité de sa traduction pour tout lecteur lettré qui appréciait les jeux d'échos et les renvois aux grands textes classiques.

Il n'en reste pas moins que ces réminiscences intègrent la traduction d'Érasme dans un réseau de textes postérieurs, sortant ainsi la tragédie grecque de son contexte d'origine et émancipant la traduction de son modèle. Le lecteur ne lit pas Euripide, mais un Euripide latinisé, mêlé de Virgile et d'autres poètes latins, où la dimension grecque de l'œuvre s'estompe. Le latin devient véritablement langue d'écriture et de démonstration artistique, qui permet au traducteur, comme le soulignait Isabelle Diu, de « revendique[r] sa place au sein de l'espace lettré » et de s'émanciper de son statut de traducteur qui se ferait le simple intermédiaire entre l'auteur et le lecteur<sup>71</sup>.

#### *Les choix lexicaux liés à la clarté*

D'autres choix lexicaux relèvent de ce souci de clarté en partie démontré précédemment et accentuent la disparation de la couleur grecque. Nous avons observé un recours aux *realia* romains pour transposer le contexte historique et culturel grec, encore peu connu pour le lecteur, dans un désir de *translatio studii*. Dans la scène de sacrifice de Polyxène, Érasme privilégie le terme *pateram*, c'est-à-dire la coupe en usage pour les sacrifices (« père ») pour traduire le nom générique δέπας (« coupe »), renvoyant ainsi son lecteur aux connaissances qu'il avait des rituels romains<sup>72</sup>. Autre exemple encore, quand Érasme doit traduire les πόλεις grecques, il choisit le terme très connoté de *respublicae*, comme pour transposer l'histoire grecque sur l'histoire romaine<sup>73</sup>. Si ces éléments relèvent bien de réalités impossibles à traduire en tant que telles, rien ne l'empêchait toutefois de recourir à des noms génériques tels que *ciuitas*, *urbs* ou encore *regnum*.

Sans surprise, les noms des dieux sont assez fréquemment latins, dans la continuité de l'*interpretatio romana*. Érasme n'évoque pas Zeus, Arès ou Hadès, mais bien Jupiter, Mars et Orcus<sup>74</sup>. De même, pour traduire le substantif grec ἑστία (« foyer »), il fait référence aux Lares ou aux Pénates :

<sup>71</sup> I. Diu, « Identification du traducteur humaniste », p. 124. Voir également C. McCallum-Barry, « Why Did Erasmus Translate Greek Tragedy ? », *Erasmus Studies*, 24, 2004, p. 52-70. Les deux réflexions aboutissent à la même conclusion à partir d'une analyse d'éléments extérieurs à la traduction des tragédies grecques. I. Diu se fonde avant tout sur la correspondance de l'humaniste batave en englobant toute sa carrière de traducteur, tandis que C. McCallum-Barry utilise essentiellement la biographie et les paratextes de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie*, notamment le désir d'Érasme de se lancer dans un projet que personne n'avait entrepris avant lui et son insistance sur la difficulté de la tâche, à même de mettre en valeur l'exploit littéraire qu'il a accompli. Il convient de se rappeler également de la citation de E. Rummel à la note 39.

<sup>72</sup> Érasme v. 571, Euripide v. 527.

<sup>73</sup> Érasme v. 337, Euripide v. 306.

<sup>74</sup> Les dieux sont très peu présents dans l'*Hécube* ou alors les personnages y font référence avec des formules telles que τις θεῶν / ἡ δαιμόνων (« un des dieux ou un des génies », Euripide v. 163-164). Seul Zeus est régulièrement évoqué, avec six occurrences de son nom (Euripide v. 68, 232, 345, 473, 488 et 706-707). Il est par quatre fois traduit par le latin *Iuppiter* (Érasme v. 75, 255, 381, 529) et deux fois traduit sans mention de son nom. Ainsi, au vers 514, dans le premier *stasimon*, Érasme choisit de le désigner avec l'expression *Saturnius rex* (« roi fils de Saturne ») et aux vers 748-49, il modifie l'image de la « lumière de Zeus » en évoquant l'air. Arès est cité uniquement au vers 1090, dans la monodie de Polymestor :

(v. 1090) Ἀρεΐ κάτοχον γένος  
Peuple possédé d'Arès

(v. 1147) *Gens martialis Thraciae*  
Peuple belliqueux [litt. de Mars] de Thrace

Enfin, nous relevons huit occurrences d'Hadès, dont deux sont traduites par le même nom de dieu latin, *Orcus* (Érasme v. 230 et 405 ; Euripide v. 208b et 368). Dans les autres passages, Hadès est souvent employé par métonymie et est par conséquent traduit par diverses expressions : *caeca silentium domus* (Érasme v. 2), *Tartaro*

(v. 1216) σὴν [...] ἐφ' ἐστίαν (v. 22) πατρῶα ἐστία  
 (v. 1291) *ad lares* [...] *tuos* (v. 24) *penates patrii*<sup>75</sup>.

L'exemple le plus frappant de recours aux *realia* romains reste les mentions du dieu Mars. Nous relevons six passages où ce nom propre ainsi que ces dérivés sont utilisés par métonymie pour signifier « la guerre ». À chaque fois, le terme se comprend comme un équivalent du substantif grec δόρυ (« lance ») qui désigne lui aussi, par métonymie, « la guerre » :

1. (v. 5) [...] **δορί** πεσεῖν Ἑλληνικῶ,  
tomber sous la lance grecque  
 (v. 6) **Marte Graio** [...] *caderent* [...]   
tombent sous les coups des Grecs [litt. sous le Mars Grec]
2. (v. 9) [...] φίλιππον λαὸν εὐθύνων **δορί**.  
dirigeant de sa lance un peuple ami des chevaux  
 (v. 10) **Armis** *ferocem Martiis gentem regnit*  
Il règne sur un peuple féroce par ses armes de guerre [litt. à ses armes de Mars]<sup>76</sup>.
3. (v. 18) Ἐκτωρ τ' ἀδελφὸς οὐμὸς εὐτύχει **δορί**,  
et que mon frère Hector était heureux à la lance  
 (v. 20) *Hectorque frater Marte florebat meus*,  
et que mon frère Hector brillait au combat [litt. était en fleur dans Mars]
4. (v. 478) τυφομένα, **δορίκτητος**  
Incendiée, conquise par la lance  
 (v. 519) **Marteque** *captum et exustum*  
Et prise à la guerre et brûlée [litt. prise par Mars]
5. (v. 1111) εἰ δὲ μὴ Φρυγῶν / πύργους πεσόντας ἦσμεν Ἑλλήνων **δορί**,  
Si nous ne savions pas les tours des Phrygiens tombés sous la lance des Grecs  
 (v. 1175) *At nisi / eversa constet Marte Graio Pergama*,  
Mais s'il n'était pas établi que Pergame avait été renversée sous les coups des Grecs  
[litt. sous le Mars grec]

(Érasme v. 458), *morte* (Érasme v. 524), *sub tartara* (Érasme v. 1091), *tartareis* (Érasme v. 1153) et *tartari* (Érasme v. 1168).

<sup>75</sup> Pour *lares*, Érasme en fait un recours parcimonieux, car cet élément typiquement romain n'est utilisé qu'une seule fois, mais son contemporain Anselmo n'hésita pas à y recourir cinq fois dans sa traduction : Anselmo v. 82 : *Vnica nostri qui anchora laris* (Euripide v. 80 : ὁς μόνος οἴκων ἄγκυρ' ἔτ' ἐμῶν), Anselmo v. 40 : *ad lares* (Euripide v. 39 : πρὸς οἶκον), Anselmo v. 353 : *ad lares* (Euripide v. 353 : ἐστίαν), Anselmo v. 618-619 : *lare / Opulento* (Euripide v. 625 : πλουσίους ἐν δώμασιν), Anselmo v. 634-635 : *mei / Laris* (Euripide v. 648 : ἐμῶν μελάθρων) et Anselmo v. 1003 : *ad lares* (Euripide v. 1020 : οἴκαδ').

En revanche, l'utilisation des Pénates est bien plus fréquente chez Érasme, avec six occurrences : Érasme v. 24 : *penates patrii* (Euripide v. 22 : πατρῶα ἐστία), Érasme v. 43 : *ad penates* (Euripide v. 39 : πρὸς οἶκον), Érasme v. 390 : *ad penateis* [...] *suos* (Euripide v. 353 : δῶμ' ἐστίαν τ'), Érasme v. 667 : *ex penatibus* (Euripide v. 618 : τῶν αὐτῆς δόμων), Érasme v. 674 : *Locupletibus* [...] *penatibus* (Euripide v. 624 : πλουσίους ἐν δώμασιν) et Érasme v. 1079 : *ad penateis suos* (Euripide v. 1019 : ἐς οἶκου). Quant à Anselmo, il n'utilise le terme qu'à une seule reprise : Anselmo v. 1199 *Tuos necas inter penates hospitem*. Cela semble indiquer que tous les deux n'hésitaient pas à recourir à la réalité romaine des Lares et des Pénates, mais en privilégiant chacun l'un des deux termes : les Lares pour Anselmo et les Pénates pour Érasme.

<sup>76</sup> Pour la surprenante traduction de φίλιππον par *ferocem* qui a fait couler beaucoup d'encre, voir E. Rummel, p. 44, J. H. Waszink, p. 223, W. O. Schmitt (1973), p. 266, n. 45, Bárberi Squarotti, p. 202 et D. Mastronade, *The Art of Euripides. Dramatic Technique and Social Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 9.

6. (v. 1210) ἔζη τε Πριάμος Ἐκτορός τ' ἦνθει δόρυ  
 <quand> Priam vivait et que la lance d'Hector fleurissait  
 (v. 1285) *nixitque Priamus Marte florens Hectoris,*  
 <tant que> vécut Priam, fleurissant grâce aux forces d'Hector [litt. grâce au Mars]

Le substantif latin *arma* pouvait aussi avoir ce sens métonymique et aurait eu l'avantage de rester très proche du grec du fait de sa nature d'armes, mais il est vrai que la référence à Mars était sans doute la plus évidente pour des oreilles latines. Érasme fait ainsi sciemment le choix d'invoquer dans un tel contexte Mars, le dieu de la guerre, en transposant une réalité purement grecque, la métonymie de la lance, par une réalité purement latine, la métonymie du dieu Mars.

La transposition n'est toutefois pas toujours le choix qui s'impose. Le traitement du nom des dieux semble différent selon les passages de la tragédie. Alors que les noms des dieux sont transposés dans les parties dialoguées, comme nous l'avons vu précédemment, les parties chorales, au contraire, peuvent conserver le nom des dieux ou des personnages mythologiques grecs, par attrait poétique sans doute. C'est particulièrement le cas dans les *stasima*, où nous relevons à deux reprises le nom grec d'Artémis (Érasme v. 505 *Artemidis deae* et v. 988 *Artemidi* ; Euripide v. 464 Ἀρτέμιδος θεᾶς et v. 936 Ἀρτεμιν) et une fois le nom de Pallas (Érasme v. 507 *Palladis urbe* ; Euripide v. 466 Παλλάδος ἐν πόλει). Bien entendu, cette règle n'est pas absolue, car nous trouvons dans le premier *stasimon* le nom latin de Latona pour Léo (Érasme v. 501 ; Euripide v. 460 Λατοῖ) et une référence à Jupiter avec l'expression *Saturnius rex* (Érasme v. 514 ; Euripide v. 473-474 Ζεὺς [...] Κρονίδας)<sup>77</sup>.

Ainsi, la transposition de la réalité grecque vers une réalité plus latine est privilégiée pour la clarté et la compréhension du lecteur, tout en sonnant mieux aux oreilles latines, tandis qu'elle est refusée dans d'autres cas pour conserver la dimension poétique du texte et sa coloration grecque. Les choix sont donc totalement différents selon les situations et selon l'intention du traducteur, qui oscille entre poésie et clarté.

Ainsi, l'*Hécube* d'Érasme est effectivement plus qu'une traduction : elle se présente sous bien des aspects d'une part comme une traduction augmentée d'explications ponctuelles à visée pédagogique pour le lecteur et d'autre part comme une traduction agrémentée de réécritures poétiques, faisant d'Érasme non seulement un traducteur, mais aussi à certains moments un pédagogue et un auteur à part entière.

Éclipsant parfois le grec, le latin de l'*Hécube* d'Érasme est ainsi associé à une triple finalité : non seulement il offre à lire le grec, comme on peut l'attendre par définition d'une traduction, et à plus forte raison dans un contexte de redécouverte de cette langue, mais il permet aussi au lecteur de le comprendre et de s'approprier un savoir, tout en offrant au traducteur la possibilité de s'imposer sur la scène littéraire européenne, par sa fine compréhension du grec et sa maîtrise de la versification latine. Nous pouvons tout de même nous demander qui le lecteur lit, d'Érasme ou d'Euripide.

<sup>77</sup> Nous avons également relevé précédemment la traduction d'Arès avec l'adjectif *martialis* au début de la monodie de Polymestor (v. 1090) et la mention d'Orcus (v. 230) pour Hadès (Euripide v. 208b) dans le *kommos* de Polyxène et d'Hécube (Euripide v. 154-215). Voir ci-dessus, n. 74. Nous avons exclu de nos relevés *Phoebi* au vers 686, qui vient traduire Ἄλιος (« le soleil »), car sa coloration grecque ou latine est trop ambivalente.

BIBLIOGRAPHIE

- BAIER, T., « Érasme traducteur », *Anabases*, 21, 2015, p. 99-111.
- DIU, I., « Identification du traducteur humaniste. L'exemple d'Érasme, traducteur de grec en latin », *Auteur, traducteur, collaborateur, imprimeur... qui écrit ?*, éd. M. Furno et R. Mouren, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 118-137.
- ÉRASME, « *Euripidis Hecuba et Iphigenia latinae factae Erasmo interprete* », éd. J. H. Waszink, *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami : recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, ordinis primi tomus primus*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969, p. 193-359.
- , *Tragedie di Euripide, Hecuba, Iphigenia in Aulide*, éd. G. Bárberi Squarotti, Turin, RES, 2000.
- LEROUX, V., « Les premières traductions de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, d'Érasme à Thomas Sébillet », *Renaissance and Reformation, Translating Dramatic Texts in Sixteenth-Century England and France*, 40, n° 3, 2017, p. 243-263.
- MCCALLUM-BARRY, C., « Why Did Erasmus Translate Greek Tragedy? », *Erasmus Studies*, 24, 2004, p. 52-70.
- PAONE, E., « Erasmo traductor de Eurípides : investigaciones sobre la Hécuba erasmiana », *Studia Philologica Valentina*, annexe 1, 2017, p. 159-168.
- PERTUSI, A., « Il ritorno alle fonti del teatro greco classico : Euripide nell'umanesimo e nel rinascimento », *Byzantion*, 33, n° 2, 1963, p. 391-426.
- , « La scoperta di Euripide nel primo Umanesimo », *Italia medioevale e umanistica*, 3, 1960, p. 101-152.
- RUMMEL, E., *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 1985.
- SCHMITT, W. O., « Erasmus als Euripidesübersetzer », *Übersetzungsprobleme antiker Tragödien*, Berlin, Akademie-Verlag, 1969, p. 129-166.
- , « Zwei lateinische Hekabe-Übersetzungen vom Jahre 1506. Ein Beitrag zur Geschichte humanistischer Übersetzungen in der Renaissance », *Die gesellschaftliche Bedeutung des antiken Dramas für seine und für unsere Zeit*, éd. W. Hofmann et H. Kuch, Berlin, Akademie-Verlag, 1973, p. 239-274.
- WASZINK, J. H., « Einige Betrachtungen über die Euripidesübersetzungen des Erasmus und ihre historische Situation », *Antike und Abendland*, 17, 1971, p. 70-90.
- WILSON, N. G., « Erasmus as a translator of Euripides: supplementary notes », *Antike und Abendland*, 18, 1973, p. 87-88.